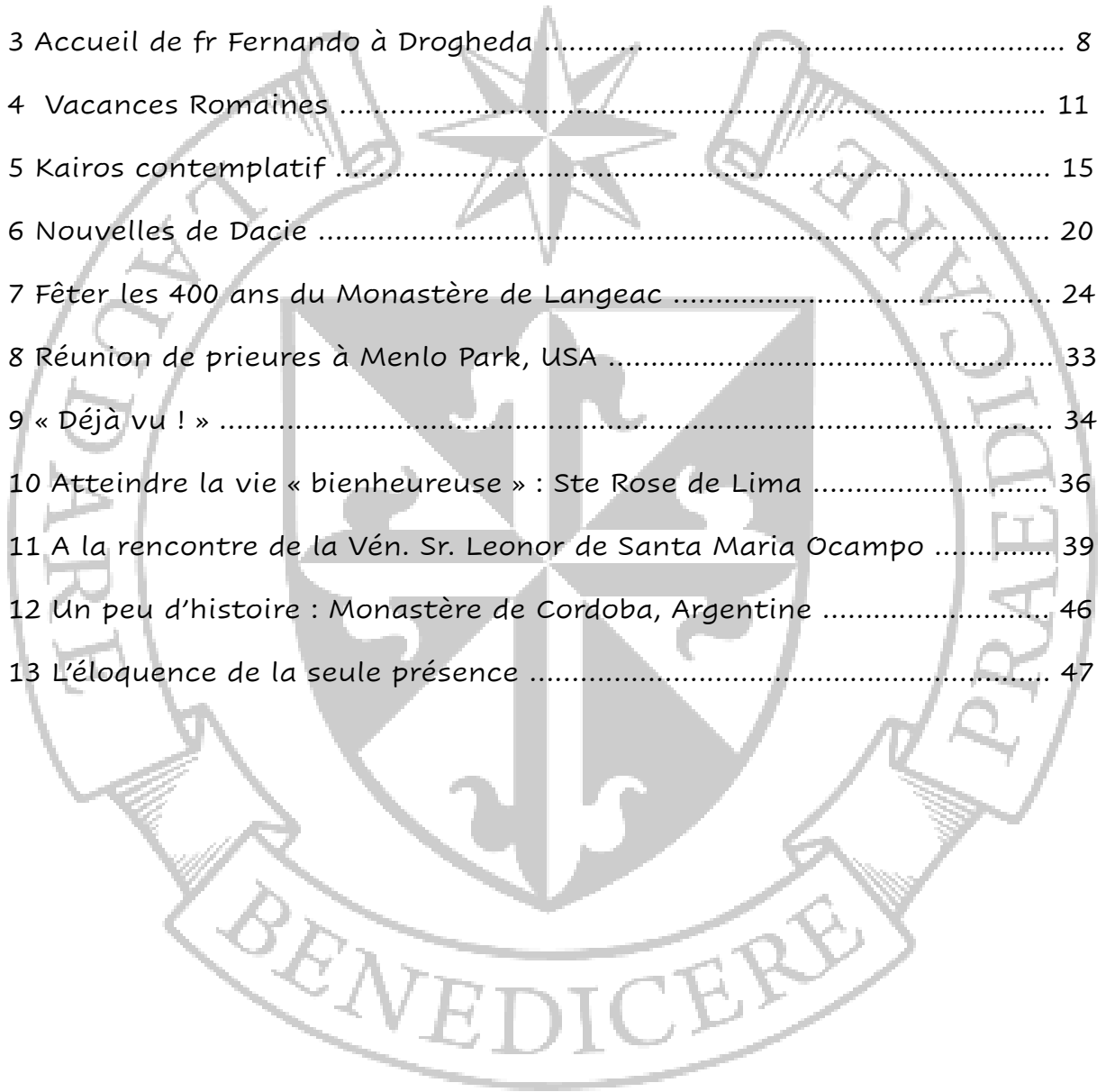


MONIALIBUS 49

Octobrę - October - Octubre 2023



0 Sommaire	0
1 « Ils n'ont plus de vin ! »	1
2 Visites aux monastères de Colombie et Equateur	4
3 Accueil de fr Fernando à Drogheda	8
4 Vacances Romaines	11
5 Kairos contemplatif	15
6 Nouvelles de Dacie	20
7 Fêter les 400 ans du Monastère de Langeac	24
8 Réunion de prieures à Menlo Park, USA	33
9 « Déjà vu ! »	34
10 Atteindre la vie « bienheureuse » : Ste Rose de Lima	36
11 A la rencontre de la Vén. Sr. Leonor de Santa Maria Ocampo	39
12 Un peu d'histoire : Monastère de Cordoba, Argentine	46
13 L'éloquence de la seule présence	47



1. « ILS N'ONT PLUS DE VIN ... »

Durant le mois de juillet j'ai pu vivre un court pèlerinage à Lourdes. C'était encore avant les JMJ, quelques groupes de jeunes venus de loin, s'y préparaient par des petites journées de visites et de pèlerinage à la Vierge Marie. Devant la Basilique du Rosaire, une belle croix au motif des JMJ, illuminée le soir, invitait à la prière pour ces journées où les jeunes étaient attendus au Portugal.

Oui, il y avait bien sûr des pèlerins, des jeunes et des moins jeunes, des malades accompagnés et aidés par leurs proches ou des volontaires qui donnent de leurs forces et de leur temps au service des pèlerins. C'est toujours impressionnant de voir des va-et vient vers la Grotte bénie et de participer à cette prière incessante qui monte dans toutes les langues vers la Vierge Marie.

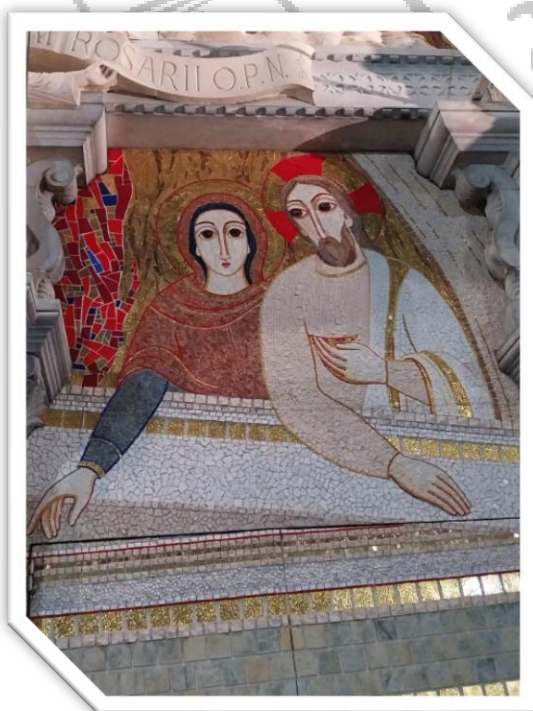
Tous, venus plein de confiance pour se confier à la Vierge Marie, bien présente en ce haut lieu de pèlerinage.

Le soir, la procession aux flambeaux réunit une grande foule de pèlerins, de tous âges et de tous horizons, malades et bien portants, qui font monter les *Ave, Ave Maria* vers Celle qui habite ce lieu béni.

Arrivée sur le parvis de la Basilique, la procession se termine face à la façade, généreusement éclairée et illuminée, par une célébration de la Parole au cours de laquelle les intentions des pèlerins, écrites durant la journée et réunies dans de grandes coupes sont solennellement présentées à la Vierge Marie.

Notre bulletin de ce mois veut faire le lien avec ce moment du soir à Lourdes, où la façade de la Basilique du Rosaire m'a captivée par ces deux scènes représentées :

En haut, la sculpture de la Vierge Marie qui par les mains de Jésus, présente le Rosaire à Saint Dominique – une scène, que nous aimons tous, que nous vénérons et faisons



particulièrement nôtre par la récitation du Rosaire, surtout en ce mois d'octobre.

J'ai pu longuement la regarder, cette façade, surtout l'ensemble qui fait la « décoration » : la sculpture en haut et les mosaïques en dessous, juste au-dessus de la porte d'entrée de la Basilique.



Ces magnifiques mosaïques, si finement réalisées et très expressives, présentent les noces de Cana en deux tableaux : à gauche le jeune couple, et à droite, la Vierge Marie qui regarde Jésus et lui dit cette unique parole que nous connaissons trop bien: « *ils n'ont plus de vin* ».

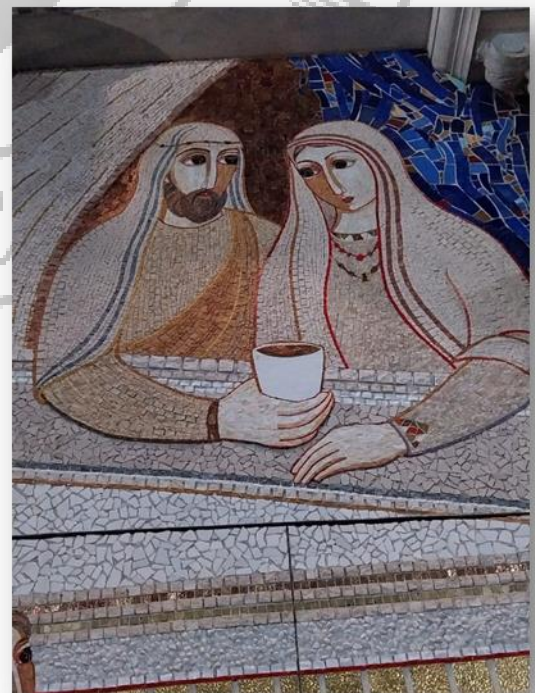
Pourquoi cette scène juste au-dessous du Rosaire donné à St Dominique ?

Quel peut bien être le lien entre ces deux scènes, ces deux représentations ?

L'évangile nous dit bien la suite. Marie s'adresse aux serviteurs « *faites tout ce qu'il vous dira* » - et le miracle a lieu.

Et si le miracle devait se réaliser par le Rosaire ? Quel est le vin que nous pourrions donner, nous ? Dans nos communautés, en Eglise et en société , là où nous sommes, où nous vivons ?

En égrainant les perles du Rosaire , tant et tant d'intentions se présentent à nous et nous invitent à offrir le vin de la miséricorde , le vin de la compassion, le vin de la patience, le vin du pardon, le vin de l'écoute , le vin de la tendresse et de la réconciliation là où nous sommes, pour nous-mêmes, entre nous, et pour tous ceux que nous portons dans notre cœur ... Oui, les pèlerins à Lourdes nous apprennent « *à donner le vin* » de tant de manières ... l'aide donnée gratuitement, l'attention aux détails pour le bien-être des plus faibles, le regard de bienveillance et





d'encouragement, gratuitement Que la Vierge Marie nous apprenne toujours mieux à être attentifs là où le vin commence à manquer.

Et que par l'intercession de la Bienheureuse Jeanne d'Aza, le Seigneur nous pousse à la générosité, en souvenir *du tonneau* qui ne se désemplissait pas lorsque le vin était servi aux pauvres; que notre foi ne défaille pas.

Avec toute l'Eglise, en ce mois d'octobre nous vivons le « Synode sur la Synodalité », convoqué par notre Pape, cet évènement longuement et intensément préparé par les chrétiens du monde entier.

Faisons nôtres les intentions de cet évènement de l'Eglise par notre prière d'intercession : que l'Esprit Saint habite le cœur de chacun des membres afin que leurs travaux, leurs échanges édifient l'Eglise d'aujourd'hui pour demain.

Quelle grâce et quel cadeau pour notre Ordre que notre Pape ait confié l'accompagnement spirituel de cet évènement à notre frère Timothy Radcliffe. Je ne suis sans doute pas la seule à attendre avec impatience le moment de pouvoir bénéficier de ces méditations. Elles nous seront nourriture précieuse sur notre route à l'école de saint Dominique .

Sr Lioba
Monastère de Prouilhe
Original français



2. VISITES AUX MONASTÈRES DE COLOMBIE ET D'EQUATEUR

Après avoir pris contact avec les présidentes fédérales de la fédération du Très Saint Nom de Jésus, en Colombie, Sœur María del Pilar del Espíritu Santo Gaitán Torres, OP, et de la fédération de Saint Dominique de Guzmán, en Equateur, Sœur Catalina de Jesús Almeida Angulo, OP, j'ai effectué des visites dans les monastères correspondants de ces pays. Il y a eu huit visites en tout, et je peux dire que j'ai toujours été très bien reçu et accueilli dans tous les monastères. Les moniales m'ont traité comme un grand frère (parfois, en référence aux plus jeunes, vraiment assez grand !) et j'ai toujours été très heureux de connaître les sœurs des communautés, les monastères, leurs différentes œuvres, de célébrer la messe dans ma langue et de partager tout ce que nous avons discuté ensemble dans le dialogue. En général, je les ai encouragées à connaître et à vivre plus intensément la vie de notre père saint Dominique avec la merveilleuse spiritualité des quatre piliers : la vie fraternelle, la prière, l'étude et le travail. Tout cela doit être actualisé à notre époque historique, sociale et culturelle. J'ai essayé de mettre l'accent, avant tout, sur la charité fraternelle et l'étude personnelle et communautaire. Enfin, même si je crois que, malgré le manque de vocations, le vieillissement de certaines communautés et la lente diminution des Fédérations, il y a un avenir parce que "le Seigneur Jésus est notre espérance qui ne déçoit pas" (Rm 5,5).

Commençons par le (1.) Monastère de Sainte Agnès, à Tenjo, Madrid, Cundinamarca, en Colombie, où vit Sœur Pilar, la présidente fédérale. Il y a 18 moniales, la prieure est Sœur Ana Julia. La communauté est équilibrée entre sœurs âgées, sœurs d'âge moyen et jeunes sœurs. J'ai eu une réunion avec le Conseil, et plusieurs avec toute la communauté. Les sœurs vivaient à Bogota, mais les problèmes liés aux immeubles voisins et au bruit les ont amenées à déménager à la périphérie, à la campagne. Elles ont construit un très beau monastère avec de grands espaces, en pleine nature ; un petit village à proximité. Mais maintenant, elles doivent relever le défi de travailler plus dur pour une meilleure économie. Elles espèrent pouvoir agrandir la maison d'accueil pour mieux subvenir à leurs besoins et survivre au jour le jour. Les sœurs réussiront sans aucun doute.

De là, je suis partie pour le (2.) Monastère de Notre Dame des Grâces de Torcorama, à Ocaña. Pour y arriver, un long voyage de 12 heures en bus ! Elles sont 12 religieuses. La prieure est Sœur Clara. Sœur Maricarmen, du monastère de Sogamoso, m'accompagna. Je lui suis reconnaissant pour sa compagnie agréable et joyeuse. La route était sinueuse et étroite, avec des surplombs et des falaises, mais les conversations agréables, la nuit (et la prière !) aidèrent à surmonter les nerfs. Un Dr du nom d'Ignacio a eu la gentillesse de venir nous chercher à la gare pour nous emmener au monastère. Il



y avait là un frère, Fray Ivan Fernando, avec qui j'ai eu une bonne rencontre et une bonne conversation. Après un délicieux petit déjeuner et un peu de repos le premier jour, nous avons commencé à parler de différents sujets de leur vie contemplative dominicaine. Les moniales prient le Rosaire diffusé à la radio. J'y ai participé une fois en commentant et en priant un mystère avec elles. J'ai eu une bonne rencontre avec les moniales jeunes et âgées et j'ai fait quelques suggestions pour les aider dans leur vie dominicaine et dans leur économie. J'ai rencontré la confrérie du rosaire d'un groupe de dames très bonnes et dévouées à leur travail. Ce furent quelques jours très agréables partagés avec les sœurs.

Sur le chemin du retour à Tenjo, le bon Orlando nous attendait, lui qui les aide au volant d'une camionnette, ainsi que Sœur Pilar et Sœur Ana Julia. J'ai eu le temps de vérifier les courriers reçus des moniales et nous avons terminé la journée par un bon dialogue sur différents sujets et questions avec la prieure. Le lendemain, dimanche, j'ai fêté mon 43e anniversaire de profession religieuse, ce qui m'a rendu très heureux toute la journée. Ce fut une journée reposante, même si l'après-midi j'ai encore fait du courrier, ce qui n'est jamais de tout repos !

Le soir, j'ai fait ma valise pour partir très tôt le lendemain pour Duitama, au (3.) Monastère du Très Saint Rosaire. Il y a 15 sœurs. Sœur Martha est la prieure. Nous ont emmenés au monastère Fray Andrés, un étudiant en théologie augustinien, et sa jolie **professionnelle** sœur Johanna. Nous nous sommes arrêtés au célèbre "Puente de Boyacá" pour connaître l'endroit et honorer le héros Simón Bolívar, libérateur des pays dits bolivariens. A peine arrivés au monastère, avec la prieure et quelques personnes, nous sommes allés visiter le nouveau monastère en construction à la périphérie de Duitama, à la campagne, pour les mêmes raisons que celles mentionnées ci-dessus. Les travaux "au noir" sont pratiquement terminés. Ce fut une visite très intéressante, guidée par les gentils ingénieurs. Nous sommes rentrés et avons fait le tour du monastère : ils font de beaux travaux de broderie, des vêtements liturgiques, des hosties, vendent des articles religieux, ont des poules pondeuses et cherchent, de mille façons, comment gagner leur vie. Le lendemain, Sœur Martha, Sœur Ana, un "policier" instruit et très gentil, Giovanni, et moi-même sommes allés visiter le temple de Notre-Dame du Rosaire de Chiquinquirá, dirigé par les frères dominicains. Magnifique sanctuaire marial national. Nous avons salué un évêque dominicain, Fray Leonardo Gómez. Fray Árles, un frère très gentil, nous a guidés et nous a montré tout ce qu'il y avait à voir dans le couvent, sans oublier un délicieux café. Nous avons traversé Raquira, un village pittoresque et magnifique où l'on travaille beaucoup l'argile et la céramique. Nous sommes rentrés le soir pour nous reposer après tant de rencontres amicales.



Le lendemain, nous sommes partis pour le (4.) Monastère du Saint-Esprit, à Sogamoso-Boyacá. Il y a 8 moniales qui vivent dans un monastère blanc, lumineux et magnifique, très spacieux, bien ordonné et adapté à la vie contemplative dominicaine. Elles viennent d'élire Sœur Nohoralba comme prieure, joyeuse et très bien préparée. Nous avons eu plusieurs réunions pour dialoguer et réfléchir sur différents thèmes de la vie contemplative dominicaine. Nous avons partagé nos repas avec beaucoup de joie et nous avons même pu regarder un film sympathique et amusant. On sent un monastère joyeux et paisible, où il y a beaucoup de fraternité. Il y a une sœur "externe" dont le concept n'est plus clair aujourd'hui. Puis retour à Sainte Agnès à Tenjo, où je me suis reposé un peu et le lendemain départ pour l'Equateur, où les sœurs m'attendaient déjà avec une certaine impatience.

À Quito, en Équateur, j'ai été accueillie par la présidente fédérale, Sœur Catalina Almeida, qui est aussi la prieure, et Sœur Maricarmen Maila, toutes deux du (5.) Monastère de la Sainte Famille. Ce fut une grande joie de les retrouver, après les avoir rencontrées lors de la "Macro-rencontre des moniales OP" en 2018. Juan, gentil chauffeur des sœurs, nous a emmenés à ce monastère. Il y a 9 sœurs et quelques sœurs malades. Le monastère est simple et petit, mais très chaleureux et agréable. Une sœur fait des études à Salamanque, en Espagne. Comme dans les autres monastères, nous avons eu des réunions pour discuter des sujets de la vie contemplative dominicaine. Nous avons visité le monastère. Impressionnant travail de préparation du vin, jardin potager, abeilles et poules. Tout cela pour subvenir à leurs besoins.

Après quelques jours, nous sommes partis pour Imbabura, Caranquí-Ibarra, au (6.) Monastère du Saint Rosaire. Il y a aussi 9 moniales et aussi une autre sœur qui étudie à Salamanque, en Espagne. La prieure est Sœur Ana Maria. C'est un très grand monastère avec beaucoup de terres cultivées. J'ai rencontré Fray Mauricio, ingénieur, très gentil, qui les aide pour toutes les réparations de plomberie et d'électricité et tout ce qui lui est proposé (!). Nous avons eu nos réunions de dialogue et de partage sur la vie dominicaine. Elles ont aussi une bonne et grande production de vin ; et une maison d'hôtes avec suffisamment de chambres pour être aidées économiquement. Nous avons partagé la nourriture avec beaucoup de joie et de cordialité.

Le jour suivant, j'ai pris l'avion pour Guayaquil, au (7.), monastère de la Vénérable Catalina de Jesus Herrera. Sœur Irène et Sœur Beatriz sont venues me chercher. Il y a 12 religieuses. Un monastère très équilibré : des anciennes, des moyennes et des jeunes, très joyeuses et fraternelles. Sœur Cecilia, la prieure, est très gentille. Il y a une sœur espagnole, Sœur Sagrario, sage et pleine d'humour. J'ai également été très heureux de retrouver Sœur Irène, que j'avais rencontrée lors de la réunion de la Commission internationale des moniales au Mexique en 2019. Nous avons



eu les réunions habituelles et des entretiens avec certaines sœurs. Des jeunes donnent de la vie au monastère. Elles ont quelques revenus locatifs (à côté de leur maison, une "station-service") et une pâtisserie. Une rivière dans une zone dangereuse. Au déjeuner du dernier jour, il y eut des chants, de la poésie, des rires, des blagues, même un air de "mariachi" et beaucoup de joie et de fraternité, le tout très agréable et amusant. J'ai signé leur livre d'or et je leur ai dit au revoir avec une certaine nostalgie après les moments agréables passés depuis le début et un accueil si sympathique.

Puis de nouveau l'avion pour Quito, le dernier couvent de la tournée, le (8.) Monastère de Sainte Catherine de Sienna. Il y a 11 sœurs. En deux jours, nous avons eu nos réunions habituelles pour parler de leur vie dominicaine. La mère prieure, Sœur Mercedes, m'a fait visiter le musée qui contient des peintures et des sculptures de grande valeur, de véritables bijoux. Elles m'ont offert un habit en cadeau ! Les sœurs ont un très grand réfectoire avec de belles sentences en latin et en espagnol faisant référence à la valeur de la nourriture et au fait que "l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu". Nous avons fait une visite très intéressante à la "Mitad del Mundo" et à la Vierge (ailée) de Panecillo, à la basilique du Vœu National, dédiée au Sacré-Cœur, et au merveilleux couvent de Saint François. Après un repas d'adieu dans le cloître-pergola et ses nombreux arbres et plantes, nous avons rencontré Sœur Catalina Almeida, la prieure et d'autres sœurs, afin de faire le point et de commenter les deux assemblées fédérales qu'elles avaient tenues. Le lendemain, je suis partie pour le Mexique et de là, je suis retourné à Rome. Ce furent des journées pleines de fraternité, de joie et de connaissance mutuelle entre les moniales de Colombie et d'Équateur et le travail du Promoteur général des moniales.

Je suis rentré à Rome heureux et un peu fatigué, mais dans la joie et l'espérance que la vie de l'Ordre a en lui-même, dans ses racines et dans son histoire, et qu'il a beaucoup à nous apprendre pour notre présent et notre avenir. Nous sommes, comme on l'a dit, des "prédicateurs de la grâce" et c'est la grâce du Dieu qui vit dans l'Église, dans l'Ordre, en chaque moniale, frère, sœur, laïc ou prêtre, qui vit dans le Seigneur "Jésus Christ, hier comme aujourd'hui, car il est le même et le sera toujours" (He 13,8). Que Marie, Mère de l'Église, nous éclaire et nous aide à marcher toujours sur les traces du Maître dans l'esprit de Dominique.

Frère Fernando Garcia

Original espagnol



3. VISITE DU FR FERNANDO GARCIA A DROGHEDA SR NIAMH OP

En mars 2023, juste à temps pour la Saint-Patrick, nous avons eu le plaisir inattendu de rencontrer et d'accueillir notre promoteur et frère, le frère Fernando Garcia OP, pour une visite d'une semaine. Malgré son manque de confiance en son anglais et le fait qu'aucun d'entre nous n'ait beaucoup d'espagnol, sa visite fut une bénédiction pour nous et nous avons réussi - plutôt bien - à nous comprendre les uns les autres !

Notre prieure, Sr M. Breda, avait été à Rome en février pour la révision de la LCM, et lors de son séjour à Santa Sabina elle avait rencontré Fr Fernando. Il lui avait dit qu'il aimerait visiter notre communauté pendant notre année jubilaire, qui commémore les 300 ans de notre fondation. Bien que nous ayons été ravies de cette nouvelle, je ne pense pas que nous nous attendions à ce qu'il la concrétise aussi rapidement qu'il l'a fait, mais en très peu de temps nous avons appris que nous pouvions l'attendre le 13 mars et qu'il serait avec nous pendant une semaine. Il a tenu parole.



Notre vicaire, le père Joseph Dineen OP, l'a accueilli à l'aéroport de Dublin et nous l'a amené. Cet après-midi-là, nous avons eu une courte récréation dans notre salle de communauté, au cours de laquelle il s'est présenté à nous et a parlé brièvement de son travail comme promoteur. Il s'est excusé pour son manque de maîtrise de l'anglais, mais il est plus compétent que nous ne le sommes en espagnol, et puisqu'il est notre frère, nous avons déjà l'impression de le connaître et de le comprendre. Après un voyage fatigant de Rome à Dublin, puis à Drogheda, il n'est pas facile de se concentrer et de penser dans une langue étrangère - nous avons été impressionnées par la motivation et la réussite du frère Fernando dans ce domaine.

Le père Fernando passa une soirée à partager avec nous une présentation PowerPoint sur son mandat de promoteur des moniales : la vision qu'il a de sa tâche et la manière dont il s'efforce d'être au service de ses sœurs dans le monde entier, les défis qu'il rencontre et la manière dont il cherche à nous aider et à nous encourager à être fidèles à notre vocation. La présentation était entrecoupée de photos des communautés qu'il a visitées - pas autant qu'il aurait souhaité, car la pandémie du Covid-19 a éclipsé une grande partie de la période récente. Nous étions ravies de vous " voir " et amusées de voir qui nous pouvions reconnaître : sur ces photos nous avons " repéré " des religieuses que nous connaissions et dont nous nous souvenions ... mais combien de temps s'est écoulé depuis nos dernières rencontres!

Le père Fernando nous a également donné un petit travail de réflexion à faire à partir d'un texte qu'il nous donna. Nous nous sommes retrouvées à la fin de la semaine pour



partager les fruits de notre réflexion sur le thème de la vie contemplative. Il nous avait demandé de réfléchir à la manière dont nous nous percevons : comme monastiques ou comme moniales contemplatives ? Le document s'interrogeait sur la pertinence et la valeur de la vie contemplative, ainsi que sur sa "nécessité" ; puis, en la décrivant comme belle, il comparait sa nécessité à la beauté de Dieu et à la beauté du monde qui nous entoure. Ce fut un partage intéressant et très aidé par notre étude du

document que nous avons reçu. Le père Fernando a également partagé avec nous sa compréhension de notre vie et la conversation était très animée, stimulante et a suscité la réflexion ; nous avons apprécié le temps que le père Fernando a pris pour nous écouter et nous faire part de ses réflexions.

La Saint-Patrick a été particulièrement marquée cette année, en raison de la présence de notre invité de haut marque. Chaque année, nous avons l'habitude d'avoir une récréation plus détendue ce jour-là, avec quelques divertissements "faits maison". Cette année, avec le frère Fernando parmi nous, c'était un peu différent. Quelques trèfles sont apparus là où ils sont habituellement absents, ainsi que le drapeau national pour nous rappeler où nous sommes, même si nous ne sommes pas tous irlandaises ! Le Provincial d'Irlande, le père John Harris OP, est venu célébrer la messe solennelle pour nous. Nous avons chanté le Commun en irlandais (beaucoup d'entre nous ont dû chanter phonétiquement, mais assez bien quand même !) et quelques hymnes aussi - pour ajouter à la confusion du père Fernando ! La harpe est sortie, ainsi que la flûte en métal et la guitare, donc il y eut un peu de musique méditative après la communion.

Plus tard dans l'après-midi, nous avons chanté et dansé (celles d'entre nous qui ont suffisamment d'énergie pour sauter, et dont les hanches fonctionnent suffisamment bien). Le clou du spectacle fut la participation du frère Fernando, qui tenta ... presque avec succès! ... de nous faire chanter le refrain d'une chanson mexicaine bien connue, *Cielito Lindo*. Nous, pauvres religieuses "irlandaises", ne pouvions - jusqu'à présent - chanter que "Ay ay ay ay" - mais le père Fernando a réussi à élargir notre vocabulaire pour chanter "canta y no llores" ! Notre pauvre frère n'avait pas réalisé à quel point il serait difficile de nous faire chanter toutes en même temps et sur le même ton, mais nous



y sommes finalement parvenues, après de nombreux éclats de rire. Le soir, au cours d'un dîner festif de la Saint-Patrick dans la salle communautaire, dans une ambiance détendue de partage, nous avons appris l'histoire de la vocation du père Fernando, ce qui nous a fait grand plaisir. Finalement, il a eu beaucoup d'occasions de s'exercer en anglais!

Le jour où il devait se séparer de nous est survenu le dimanche suivant la Saint-Patrick. L'un de nos frères du couvent de Newbridge célébra la Sainte Messe, après quoi il emmena le père Fernando au Prieuré Saint-Sauveur à Dublin, le couvent de nos frères étudiants situé au cœur de la ville. Nous nous sommes réunies dans la salle du chapitre pour lui dire au revoir, lui souhaiter un bon vol et toutes les bénédictions nécessaires à l'accomplissement de son mandat, ainsi que pour prendre la photo tant attendue ! Les adieux ont été joyeux, avec beaucoup de "canta y no illores" !



Il était prévu que le père Fernando passe la nuit à Saint-Sauveur pour retourner à Rome le lendemain. Nous avons tous été choquées en apprenant que l'embarcation lui fut refusée ! Il s'est avéré que les papiers de notre cher frère n'étaient pas tous en règle et qu'il n'aurait pas dû venir nous voir à ce moment-là ! En fin de compte, il a passé presque une semaine de plus à Dublin jusqu'à ce que tout soit en ordre. Une bénédiction déguisée après tout, car il a reçu un bon accueil de la part des frères à Dublin, et nous avons prié pour qu'il puisse retourner à Rome sans difficulté, ce qu'il a finalement fait. Ce fut une semaine bénie et joyeuse, nous nous sentions très proches de nos sœurs partout dans le monde tout le temps que notre cher père Fernando restait avec nous. Une semaine que nous nous rappellerons avec affection, gratitude et joie.

Sr Niamh OP
Monastery of St Catherine of Siena
The Twenties
Drogheda

4. VACANCES ROMAINES

Lorsque tout d'abord le Maître de l'Ordre a nommé la commission pour la révision des Constitutions des Moniales en janvier 2020, tout le monde a simplement supposé que nous nous réunirions à Rome pour y travailler ensemble. En fait les dates avaient



bien été fixées et les billets achetés lorsque la COVID a submergé le monde, et partout les plans établis ont subi un arrêt immédiat et total. Que d'autres membres de la commission aient été déçues ou pas, pour ma part je l'ai certainement été, et ce pour plusieurs raisons : Je m'étais réjouie de voir Rome et de loger à Sainte Sabine ; je m'étais réjouie de rencontrer les autres membres de la commission et il est

simplement plus facile et plus efficace de travailler ensemble en présence physique. Toutefois rien de cela n'était possible et nous avons dû nous rencontrer par Zoom dans ce qui semblait des sessions interminables sur une période de près de 3 ans.

A l'automne 2022 les membres de la commission furent informés que toutes les réponses à la consultation du Maître auprès des monastères avaient été recueillies et rassemblées. Bien que tous les éléments des révisions proposées aient reçues l'approbation majoritaire des monastères et des moniales, il voulait que nous examinions les observations et objections transmises aussi afin de voir si nous pouvions réviser nos propositions en conséquence. Oui, nous allions nous réunir à Rome ! Mon cœur a bondi de joie ; cela semblait trop beau pour être vrai. Mais des dates ont été fixées à nouveau, des billets achetés, et le 3 février 2023 j'ai embarqué à Newark, l'aéroport du New Jersey, dans un avion à destination de Rome avec escale à Londres.

Depuis le début le coordinateur et président de la commission était le frère Benjamin Earl, O.P., procureur général de l'Ordre. Il a accompli un travail héroïque en plus de toutes ses autres tâches au service de l'Ordre. Le premier accroc pour la réunion à Rome était qu'il risquait de ne pas y avoir assez de place pour nous loger toutes à Sainte Sabine. Mais à la dernière minute l'intendant de la maison a pu trouver suffisamment de chambres pour nous toutes. Toutefois, chacune arrivant à des horaires différents, l'on ne pourrait pas venir nous chercher à l'aéroport et il nous revenait de nous débrouiller par nos propres moyens pour nous rendre de Fiumicino au couvent. Heureusement, Sr. M. Breda de Drogheda qui n'arrivait qu'une heure ou deux avant moi a offert de m'attendre et nous avons pris un taxi ensemble pour Sainte Sabine à l'entrée de laquelle le P. Benjamin nous a accueilli.



Sainte Sabine ! Bien que je sois trop fatiguée pour l'apprécier au premier regard, j'ai rapidement appris à l'aimer comme la plus belle basilique que j'ai vue à Rome, surtout parce qu'elle est si simple et chaste, si peu chargée d'accrétions baroques. Ici, saint Dominique a célébré la messe, prié, exhorté les frères à chanter «Fortiter, fratres!», a donné des sermons dans la salle capitulaire et habillé des novices, y compris St. Hyacinthe, il a mangé dans le réfectoire et occupé (parfois tout du moins) une cellule avec une petite fenêtre donnant sur le cloître. Étant donné l'âge de la basilique, 1600 ans, l'on peut aussi imaginer le Pape Léon le Grand la voyant dans la pureté de son état neuf et le Pape Grégoire le Grand célébrant la Messe à son autel à l'avant de l'abside face à la nef, ou assis dans la cathédrale à l'arrière de l'abside lorsqu'elle n'avait pas 200 ans.

La communauté des frères à Sainte Sabine était amicale et accueillante, et même courtoise comme seuls peuvent l'être les gentlemen en présence de dames. Il y avait un merveilleux esprit de fraternité et de chaleur parmi les frères qui était une joie à ressentir, sans parler du privilège de partager l'Office, la Messe, les repas et les récréations avec eux chaque jour. Nous travaillions dans une salle de conférence moderne au point d'avoir en milieu de table des ports de rechargement pour les ordinateurs portables, des microphones et écouteurs connectés à des batteries rechargeables et une cabine de traduction en fond de salle. La commission [Sr. M. Breda de Drogheda, Irlande; Sr. Paola Panetta de Crea, Italie; Sr. Lola Perez-Mesuro de Toro, Espagne; Sr. Lorena Barba Franco de Guadalajara, Mexique; Sr. Jean-Thérèse d'Orbey, France (moi-même), P. Benjamin, P. Philippe Toxe, O.P. et Sr. Delfina Moral, O.P. qui enseigne le droit canonique à l'Angelicum] travaillait de 9 h à 10 h 30, avec une pause d'une demi-heure pour reposer les traductrices, puis de 11 h à 12 h 30. Le déjeuner avait lieu à 13h. Nous avons eu à quelques reprises une séance d'après-midi à partir de 15 heures, sinon cet horaire était consacré au travail en sous-comité.

Si un jour donné l'on ne faisait pas partie d'un sous-comité nous avions du temps libre l'après-midi pour explorer la basilique ou nous promener dans le quartier. Parmi les curiosités locales, on peut citer les basiliques de Sant'Alessio et de Sant'Anselmo plus haut sur la colline et, jouxtant la basilique, le jardin d'Orange, qui faisait à l'origine partie du couvent mais est devenu depuis le XIXe siècle un parc public offrant une vue panoramique sur le Tibre avec le Vatican en arrière-plan. En fait, de presque n'importe quelle fenêtre du couvent de ce côté, nous avions une vue imprenable sur Rome et le Vatican en arrière-plan.

Notre travail avait été prévu du lundi 6 février au jeudi 9 février, mais, avec un sentiment de satisfaction et de soulagement, nous avons terminé en fin de matinée le jeudi. Deux des sœurs sont rentrées chez elles l'après-midi même et les autres ont disparu une par une le lendemain. Et j'ai entamé la deuxième partie de mon aventure, une nonne cloîtrée, plus-très-jeune, voyageant seule dans un lieu où elle n'avait jamais été auparavant et dont elle ignorait tout de la langue. Je m'étais donné trois jours complets et j'étais déterminée à voir Rome, ne serait-ce que le Vatican. Où aller et



comment m'y rendre ? À ce stade, les anges gardiens ont pris le relais et ont été mes compagnons permanents. Pour commencer, Sr. M. Breda m'a mis en contact avec le P. Vivian Boland, O.P. à San Clemente ; il se souvenait bien de moi car il avait donné une retraite à Summit en 2016. Il m'a dit qu'il serait heureux de me faire visiter la basilique et les fouilles, et que je pourrais ensuite déjeuner avec la communauté. Cela, c'était le vendredi. Samedi, grâce à l'une des sœurs de ma communauté, j'ai reçu une invitation de l'un des frères américains à l'Angelicum pour la prière de midi, le déjeuner et une visite de l'Université.

Entre-temps j'avais vu une affiche sur le mur extérieur de Sainte Sabine, annonçant l'ordination sacerdotale de l'un des jeunes hommes de la province romaine de l'Ordre, à Santa Maria sopra Minerva le samedi soir. J'ai eu ainsi la merveilleuse expérience d'assister pour la première fois à une ordination. Mais rentrer de la Minerve par un samedi soir sombre, presque glacial après une très longue et belle cérémonie dans une basilique non chauffée relevait un peu du défi. Après quelques recherches effectuées par l'un des frères de San Clemente que j'avais rencontré la veille, j'ai été mise en contact avec un charmant jeune homme, Alessandro, pré-novice pour la province de Rome. Il parlait un anglais parfait et m'a volontiers escorté à la station de taxi la plus proche, puisque lui aussi prenait un taxi. J'ai promis de prier pour lui ! Quand le taxi est arrivé à une Sainte Sabine plongée dans le noir à 21h30, le chauffeur était réticent à partir et me laisser, mais je lui ai assuré avec confiance que j'avais les clés. Cependant, lorsque le taxi a disparu, mon assurance a fait de même parce que je me suis trouvée face à une grande porte solidement verrouillée que je n'avais jamais remarquée auparavant car elle était toujours ouverte durant la journée.

J'ai sorti mes clés et tenté courageusement de l'ouvrir, tâtonnant dans l'obscurité avec une clé après l'autre, mais en vain. Juste au moment où je murmurais une dernière prière désespérée, la silhouette d'un frère a surgit du noir derrière moi, criant : «Sœur, Sœur!» Le P. Florentino avait lui aussi assisté à l'ordination et en était parti immédiatement après, en marchant. Il a sorti ses clés, en a inséré une dans une serrure légèrement plus basse et à droite de celle sur laquelle je m'étais acharnée, et immédiatement la porte s'est ouverte et nous sommes entrés. Selon le récit de la bienheureuse Cécilia, St. Dominique est arrivé à Sainte Sabine tard une nuit et s'est trouvé enfermé à l'extérieur. Réticent à réveiller qui que ce soit, il a dit une prière et un ange est venu et l'a fait entrer avec ses compagnons. J'étais très reconnaissant envers le messenger humain de Dieu qui a fait la même chose pour moi !

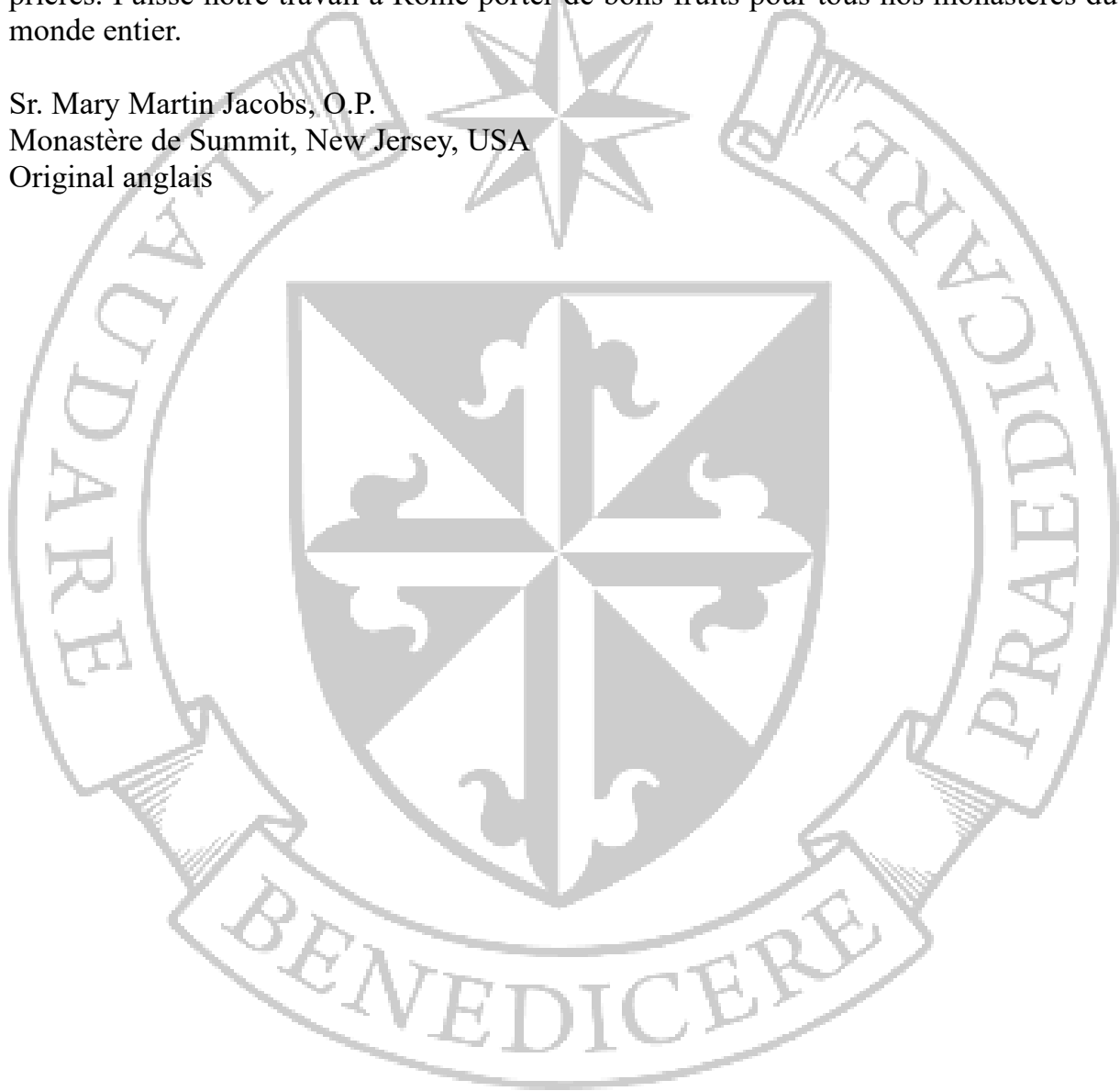
Le dimanche était réservé au Vatican et tout s'est passé avec une aisance bienheureuse. Bien que je n'aie certainement pas vu tout ce qui pouvait l'être, j'en ai vu autant que je le voulais et suis restée également pour assister à l'Angélus. Même si le Pape François n'était qu'un point dans une fenêtre lointaine, j'ai quand même été bénie par le pape ! J'étais de retour au monastère à temps pour le dîner et ai passé l'après-midi à faire mes valises en vue du voyage de retour le lendemain. Une autre intervention angélique m'a été accordée pour le voyage de retour. J'ai manqué ma correspondance à



Londres, et bien que cela puisse sembler terrible, cela s'est avéré un coup de chance; le vol suivant était si peu rempli que j'ai été transférée en première classe et ai traversé l'Atlantique dans un luxe royal que seule peut fournir la British Airways.

Je suis très reconnaissante à Dieu pour sa générosité et à toutes les sœurs pour leurs prières. Puisse notre travail à Rome porter de bons fruits pour tous nos monastères du monde entier.

Sr. Mary Martin Jacobs, O.P.
Monastère de Summit, New Jersey, USA
Original anglais





5. KAIROS CONTEMPLATIF

L'Exigence de la formation se situe dans un vaste horizon traversant les murs des monastères, embrassant le monde, appelant à vivre avec intelligence, cœur et expérience fraternelle, tout cela exhorte à considérer les limites et les apparentes séparations. Le Saint Père, conscient du fait que : « personne construit le futur en s'isolant, ainsi qu'en comptant sur ses propres forces, » appelle à éviter « la maladie de l'autoréférentialité », et « à sauvegarder la valeur de la communion entre les différents monastères comme chemin qui mène vers l'avenir, actualisant ainsi les valeurs permanentes et codifiées de l'autonomie. La recherche constante du Visage de Dieu, tant au niveau personnel que communautaire, rend féconde la communion qui devient ainsi le climat vital et générateur de la formation » (Pape François, L'Art de la recherche du visage de Dio, N°3)

Je considère cette nouvelle ère que nous traversons en tant qu'Eglise dans la vie contemplative comme un Kairos, c'est-à-dire un temps de grâce dans lequel l'Esprit Saint commence à attiser son feu là où il s'était apparemment éteint.

« Comme le disent les sages paroles du Cardinal Henri de Lubac sur l'Eglise :..... « Il semble toujours mourir, mais en réalité il renaît toujours »

Au cours de ces dernières années, grâce aux nouveaux documents et lignes directives sur la formation des contemplatives, envoyés par le Saint-Siège, nous voyons l'importance de la formation humaine et spirituelle pour parvenir à un développement intégral permettant à la personne d'atteindre sa pleine maturité dans le Christ.

Un nouveau défi ? Oui, puisque la formation initiale de l'étude implique aussi une exigence académique et c'est un véritable défi de tout intégrer de manière harmonieuse et équilibrée.

Comment l'ai-je vécu ? A seulement deux semaines de la conclusion du programme d'études à distance PREME (Programme d'Etudes monastiques de l'Equateur) prévu pour cinq ans, et lorsque je regarde en arrière il est inévitable de ressentir un mélange d'émotions devant toutes les expériences vécues, pendant cette période, qui me viennent à l'esprit.

PRE-PANDEMIA (photo)

Avant la pandémie, les modalités de ce programme demandaient deux rencontres en présentiel par an, c'est-à-dire tous les six mois nous





recevions des tutoriels sur les sujet qui seraient développés tout au long du semestre. Certains d'entre eux concernaient les Saintes Ecritures, la patristique, la théologie, Histoire de l'Eglise, l'histoire du Monachisme, les Sacrements, entre autres.....Le Monastère de Sainte Claire de Quito nous ouvrait ses portes pour suivre ces cours durant une semaine..

Avec joie les espoirs et les attentes des premières rencontres nous viennent à l'esprit, comme chaque premier jour d'étude au cours desquels il nous manque les efforts et les soins des mères, de la même manière nous le vivons avec notre Mère Prieure, qui avec une grande affection, s'attachait a ce qu'il ne nous manque rien pour ce voyage.

Je me souviens également avec grande gratitude de nos chères Mères du Monastère de Sainte Catherine de Sienna à Quito, qui à tout moment, nous ont accueillies avec beaucoup de joie et de chaleur. Ce n'étaient pas les sœurs de Duran qui venaient dans leur monastère, mais plutôt des petits anges ! ou des colombes ! Elles nous faisaient toujours sentir que nous étions chez nous tant par leurs gestes que par des détails fraternels.



Ce monastère est très spécial, il a une histoire inégalée, car il est l'un des plus anciens monastères de l'Equateur. A chaque visite nous nous enrichissions de tout ce que les Mères nous contaient avec tant d'enthousiasme. Toujours nous découvriions quelque chose de nouveau de leur histoire ou de sa structure (passages secrets, des portes qui conduisaient à d'autres portes, des coins avec des vues panoramiques, etc...)

Tout cela me transportait à la vie des moniales qui vécurent dans ce Monastère il y a plus de 400 ans. Des vies exemplaires qui se déroulaient dans l'oraison et la contemplation, comme la vie de Mère Catherine de Jésus Herrera, qui mourut en odeur de sainteté ; une histoire d'amour qui se poursuit dans ce Monastère de Duràn qui porte son nom. Sans oublier de mentionner les moments inoubliables de prière devant l'Amour des Amours que je remerciais pour ce don et trésor infini de la famille dominicaine.

Quelque chose de très particulier que je garde dans mes souvenirs de ce lieu emblématique sont les reliques de Mère Catherine de Jésus Herrera, qui reposent dans un coffre dans un lieu du Monastère avec vue depuis la communauté ainsi que depuis le Noviciat. Durant la semaine d'étude nous pouvions toujours lui rendre visite ou la voir à travers une petite fenêtre, on aurait dit qu'elle nous regardait aussi comme si elle nous attendait tous les jours depuis le bout du couloir principal.

Et comment oublier la première rencontre avec les frères et les sœurs Qui commençaient pour la première fois ce programme de formation pour la première fois ?



Je pus expérimenter l'importance de la vie contemplative dans l'Eglise, plusieurs ordres, plusieurs habits, qui en cet instant nous différençait entre le noir, le blanc, le café, et le bleu, mais avec une seule couleur qui nous rassemblait : Jésus Christ.

A partir des différents cours reçus durant cette période j'ai expérimenté combien Dieu me parlait par l'intermédiaire de l'étude, c'est-à-dire, par le cours, par les lectures, les travaux, etc... je me rapprochais du mystère de Dieu mais en même temps je sentais que je ne savais rien parce qu'il y a des moments je délaissais la lecture, comme l'écriture pour seulement contempler l'inexplicable.

Le savoir, contenu dans tous les documents de l'Eglise et l'histoire qui l'accompagne m'en a fait tomber d'avantage amoureuse. Je le serre vraiment dans mes bras comme une Mère et moi je me laisse devenir fille, me dépouillant de mes critères erronés et aimant l'Eglise tant avec ses misères comme avec ses vertus en rencontrant en Elle l'espérance pour ma fragile humanité.

Les textes bibliques, même si je les ai lus dans un but académique, n'ont pas cessé de me confronter et de me rapprocher de la personne de Jésus, c'est-à-dire de la CONVERSION, car par l'intermédiaire de sa Parole, Dieu commença très subtilement à transformer mon cœur, détruisant ses aspérités, me guérissant tout en me sentant pardonnée ravivant la joie et le bonheur d'être libre et aimé par LUI.



En poursuivant cette grande aventure, viendra un autre moment qui marquera à jamais la vie contemplative du XXIe siècle, une nouvelle étape difficile à oublier...

PANDEMIA COVID -19

Face à l'incertitude et à la menace inévitable d'un virus qui pourrait être mortel, l'humanité tout entière s'est préparée à affronter cette nouvelle réalité qui nous accompagnerait pendant un ou deux ans. Confinement, masques, commencèrent à faire partie de notre histoire.

Sans regretter toutes les pertes humaines massives, nous ne pouvons cesser de remercier toute la créativité qui a également émergé à cette époque, l'une d'entre elles a été l'innovation dans les médias, de nouvelles plateformes de vidéoconférence ont commencé à surgir : Zoom, Skype, Google Meet, entre autres, et ont transformé nos cellules en classe virtuelle.

A partir de ce moment la technologie cessera d'être quelque chose de lointain ou d'inconnu pour la vie contemplative. En raison du besoin que nous traversons, petit à petit nous avons commencé à nous y aventurer, au point même d'être surprise par les outils que nous offraient ces programmes : lever les mains, partager l'écran, tableau virtuel, etc... C'est-à-dire que j'avais l'impression de revivre le moment où j'avais appris

à me servir, pour la première fois, de la souris de l'ordinateur, Quelque chose de fabuleux.

Cela n'a pas pris de temps et ce que nous pensions impossible devint possible, dépassant toutes nos attentes. Très vite, nous avons non seulement continué nos études à distance, mais de nouvelles opportunités se sont également ouvertes pour la formation de toute notre communauté.

Nous avons commencé à vivre un temps de grâce ouvrant notre esprit et notre cœur à tout ce que l'Esprit Saint a commencé à susciter dans la vie contemplative en tant qu'Ordre et comme Eglise.

Grâce à ces nouvelles ressources virtuelles, nous avons eu l'opportunité d'accéder à plusieurs formations données par des conférences précieuses, sans la pandémie inattendue, nous ne les aurions Jamais rencontrés ni enrichis notre savoir.

Les vidéoconférences se sont révélées être un espace pour connaître différentes communautés de différents pays et même de notre propre fédération, nous avons partagé leurs expériences et leurs réalités. Nous sentir Eglise en comptant sur leurs prières et vivre la fraternité dans un espace virtuel, cela confirme seulement que le Saint Esprit brise tous les plans.



POST-PANDEMIE

Le jour tant espéré d'être libéré des masques arriva, nous l'accueillîmes dans une immense joie. Dire adieu à cette étape devint comme un nouveau commencement

En septembre 2022, un an avant de terminer notre programme d'étude, les réunions présidentielles ont repris avec la nouveauté d'inclure en même temps la modalité des vidéoconférences pour les sœurs et professeurs, qui pour divers motifs, ne purent être présents.

En résumé de cette inoubliable expérience, une petite vidéo a été réalisée qui a recueilli plusieurs témoignages de nous tous qui avons eu la grâce de participer à ce temps de formation (étudiants et enseignants) motivant le plus grand nombre de frères possibles à s'inscrire au nouveau programme 2023-2028

<https://www.youtube.com/watch?v=SYGo9EoYLFY>

Maintenant, ce qui était auparavant un programme d'études monastiques à distance en Equateur avec une possible fermeture de ses activités en raison du manque d'étudiants,



miraculeusement au milieu de son agonie, émerge de nouveaux étudiants non seulement au niveau national mais aussi international, doublant la quantité d'inscription.

Qu'ai-je appris ?

Au cours de ces cinq années, je considère que j'ai été non seulement dans un lieu d'études mais aussi dans un lieu de rencontre avec des frères exceptionnels. Nous ne sommes plus des petits amis de différentes couleurs mais des visages avec des noms et des prénoms qui ont appris à vivre la synodalité dans une vie fraternelle, sans oublier d'évoquer mes professeurs qui sont des trésors de sagesse et qui ont élargi mes horizons et nourri ma vie contemplative à travers leurs témoignages et enseignements.

Les défis académiques n'ont pas manqué, ils m'ont surpris par mes capacités mais aussi par mes limites, parvenir à un équilibre entre études, le travail, la prière et la vie communautaire, cela fut un exercice ardu que je n'aurais pu réaliser sans l'accompagnement et le soutien de mes sœurs de communauté qui avec leur immense patience et leur amour surent me guider, m'encourager et me soutenir sur le chemin de la connaissance de Dieu, un chemin entre lumière et ombre, mais sur lequel, finalement, le soleil a brillé.

Théologienne, Non ! Amoureuse du Christ ? OUI !

Maintenant, je comprends mieux l'amour passionné que notre Père St Dominique éprouvait pour le Christ, son Evangile et son Eglise, qui l'a amené à répondre aux besoins qui se sont fait jour à cette époque et qui nous encourage aujourd'hui du ciel à continuer à être Lumière et Vérité dans nos nouveaux défis émergents au XXI^e siècle

La relation avec Jésus-Christ exige d'être nourrie par l'inquiétude de la recherche, elle nous fait prendre conscience de la gratuité du don de la vocation et nous aide à justifier les motivations qui ont motivé l'option initiale et qui demeurent dans la persévérance : « Se laisser conquérir par le Christ, c'est tendre toujours vers ce que nous avons devant nous, vers le but qu'est le CHRIST. (cf. Phi 3,14) »

(Pape François, L'Art de la Recherche du Visage de Dieu, N.167)

Sœur Marie de Guadalupe o.p.
Monastère Vénérable Catherine de Jésus Herrera
Fédération Saint Dominique de Guzman- Equateur
Original espagnol

6. NOUVELLES DE DACIE : SANKT DOMINIKUS KLOSTER

De jubilé...

Le 30 juin dernier, la cathédrale de Lund a célébré en grandes pompes les 900 ans jour pour jour de la bénédiction du premier autel qui se trouve aujourd'hui dans la crypte. Étaient présents une petite dizaine d'évêques suédois et danois, la plupart luthériens, mais aussi l'évêque catholique de Copenhague et le nôtre de Stockholm (créé cardinal en 2017). Même le roi et la reine ont fait l'honneur de leur présence !

Un peu d'histoire...

À cette époque, jusqu'en 1658, la partie sud de la Suède appartient au Danemark. Après les premières tentatives de christianisation à partir du 9^e siècle par St Anchaire, moine français et plus tard par une délégation de moines anglais, ces régions seront progressivement évangélisées jusqu'à l'établissement de l'archevêché du Danemark en 1104, et de celui de Stockholm en 1164.



Autant dire que lorsque notre Père St Dominique s'est rendu au Danemark vers 1205-1206 avec son évêque Diègue d'Osma, et qu'ils y ont rencontré Andreas Sunesen, l'évêque de Lund de 1201 à 1228, il n'est pas invraisemblable qu'ils aient célébré le sacrifice de la messe à ce premier autel. Dans la chapelle latérale du choeur de la cathédrale se trouve aujourd'hui le tombeau de Sunesen. Comment ne pas être saisi d'émotion devant cet autel et ce tombeau

...en jubilé...

Les frères de Lund avec la famille dominicaine de Scandinavie (Norvège, Danemark, Finlande et Suède) ont célébré le 20 mai dernier les 800 ans de présence dominicaine en

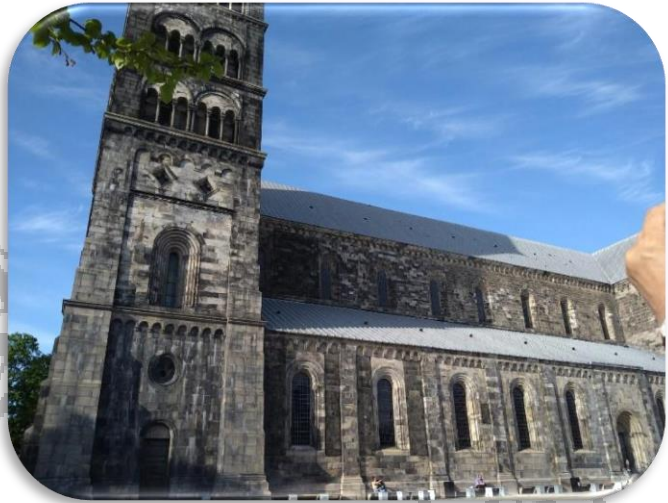




Dacie. Il faudrait dire plus exactement : ont célébré la venue des premiers frères il y a 800 ans, car la *présence dominicaine* a connu une longue période d'*absence*, due à la réforme protestante.

Encore un peu d'histoire...

Dès 1223, les premiers frères de Scandinavie fondèrent un couvent dans la petite ville de Lund, au sud de la Suède, sous le patronage de Ste Marie Madeleine, bientôt rejoints par des frères de Paris et Bologne. Même si de nombreux documents ont été perdus ou détruits au temps de la réforme, on peut attester qu'il y a eu très tôt au moins 22 couvents et monastères de l'Ordre en Dacie dont une dizaine en Suède. La Suède a donc connu elle aussi son âge d'or.



La réforme protestante viendra y mettre un terme. C'est dans un contexte d'alliances politiques que le roi Gustave Vasa l'imposera à tous ses sujets à partir de 1527. Les diocèses sont alors dissous, les biens confisqués, les couvents et monastères supprimés et pour la plupart démolis. Il ne reste de cette époque que quelques rares ruines éparées.

...jusqu'au premier jubilé !





En effet Sankt Dominikus kloster en tant que priorat monastique diocésain vient tout juste de voir le jour (reconnaissance officielle le 8 décembre 2022).

Et toujours un peu d'histoire...

Pendant plus de 400 ans, la Suède a été un royaume quasi exclusivement luthérien, avec des périodes dites "de réveils" où des mouvements évangéliques venant essentiellement des États Unis ont pris place dans le paysage religieux. Le catholicisme était à peine toléré et la vie religieuse interdite jusqu'en 1951. Le diocèse catholique de Stockholm a été officiellement érigé en 1953.

Des frères de la Province de France reviendront à Lund (ville universitaire) en 1947 et tiendront un foyer de jeunes garçons. Ils seront bientôt rejoints par des soeurs venant de Montpellier (Congrégation des Soeurs Dominicaines de Sainte Marie des Tourelles, issues du monastère de Prouille) qui commenceront par travailler dans le foyer des frères tout en nourrissant le désir de pouvoir établir dès que possible une communauté dans la région de Lund. Le couvent St Dominique à Røgle sera fondé en 1956.

La Soeurs Dominicaines des Tourelles ont mené dès leur origine (1898) en France, puis au Liban et en Suède, une vie essentiellement contemplative. Progressivement, portées par le souffle du concile Vatican II, elles ont eu aussi à coeur de partager le fruit de leur vie d'étude et d'annoncer l'évangile par l'accompagnement spirituel des hôtes accueillis, l'animation de retraites ou de cours bibliques. En Suède, vu le contexte ecclésial (1,5 % de catholiques, un seul diocèse pour tout le pays, et un pays très sécularisé), cette vocation d'ouverture s'est traduite, d'une part, par une contribution à la formation d'une *culture catholique* du jeune diocèse par la publication de livres, la liturgie, un approfondissement biblique, spirituel, théologique... et, d'autre part, par des rencontres dans un esprit oecuménique (accueil de personnes luthériennes ou évangéliques).

Cet "apostolat" sur place ou ailleurs dans le pays est toutefois exercé dans des proportions modestes.





Ces dernières années, la communauté du Sankt Dominikus kloster à Røgle a retrouvé de manière plus claire et plus profonde le lien avec ses racines monastiques (Prouille) et a été conduite à changer de statut canonique, se détachant de la Congrégation de droit pontifical pour devenir un Priorat monastique diocésain. Nous avons par là-même adopté les Constitutions des moniales, tout en ayant la possibilité de garder une certaine ouverture qui nous permet de continuer à proposer accompagnement ou partage de la foi en harmonie avec la vie contemplative monastique.

Nous vivons ce changement comme un nouveau départ, et recevons ce commencement comme une grande grâce. Nos liens très fraternels (bien que non juridiques) avec la Fédération Notre Dame des Prêcheurs, regroupant les monastères des Provinces de France et de Toulouse, nous donnent aussi beaucoup de joie et d'espérance.

Pour notre joie, nous ne sommes qu'à 10 km du couvent de nos frères dominicains avec qui nous avons des liens fraternels depuis 70 ans.

Nous sommes actuellement 6 soeurs sur place dont une novice (une norvégienne, 3 suédoises et 2 françaises).

Que le Seigneur accomplisse avec notre petit troupeau ce qu'il a commencé !

Et rendez-vous au 8 décembre 2023 pour vous unir, par le coeur et la prière, à notre reconnaissance lors du premier jubilé de Sankt Dominikus kloster ! Et si vous êtes tentés de mettre vos pas dans ceux de St Dominique jusqu'à Lund, n'hésitez pas à pérégriner jusqu'à notre petit "Røgleparadis". On ne sait jamais, le miracle du vin pourrait bien se reproduire sous forme de miracle de liqueur aux herbes ou aux baies d'aronia de Røgle kloster !



Sr Céline o.p.
Sankt Dominikus Kloster, Røgle , Suède
Original français



7. IL Y A 400 ANS, NAISSAIT LE MONASTERE STE-CATHERINE DE LANGEAC

Le temps de la fondation

Nous sommes **en 1618**. Le capucin italien Théodose de Bergame qui était un ami de saint Charles Borromée vient, selon la coutume de la Contre-Réforme, prêcher une mission à Langeac, petite ville d'Auvergne sise au bord de l'Allier. Très dévot de la Vierge Marie, il choisit pour thème de sa mission le Rosaire. Il réorganise ainsi la confrérie du Rosaire et fonde les pénitentes blanches : 95 femmes dont les quatre futures fondatrices du monastère qui, émues par sa prédication, décident d'entrer en religion en fondant dans leur propre ville un monastère.

Le **15 mars 1620**, les habitants de Langeac eux-mêmes envoient une requête à Monseigneur de Noailles, évêque de Saint-Flour pour appuyer cette fondation. Le 7 avril de la même année, le marquis de Langeac, Antoine de la Rochefoucauld, cède aux fondatrices un terrain. Et, en la fête de l'Ascension, le 20 mai, une croix est plantée au lieu du futur monastère « avec toute sorte de solennité ». Un an plus tard, **le 31 mai 1621**, la première pierre est posée, toujours par le marquis de Langeac. Deux ans et demi après, nous sommes en **l'été 1623**, les nouveaux bâtiments sont enfin prêts à accueillir leurs occupantes.

Les fondatrices font alors appel **aux sœurs du monastère des Dominicaines du Puy**, pour aider à la mise en route de la communauté et à la formation des aspirantes. Leur choix s'est porté sur l'ordre dominicain parce que c'est lui qui porte l'apostolat marial du Rosaire et de ses nombreuses confréries, dont elles font partie. Avec l'accord du Père Guidy, Provincial des Dominicains de la province réformée de Provence, les sœurs du Puy accueillent la demande.

En ce **20 septembre 1623**, les quatre fondatrices, Anne-Marie Martinon, veuve de Jacques Charretier et sa fille Bonnette, Isabeau Legros, veuve de Simon Reboul et sa sœur Suzanne Legros, filles d'Antoine le Gros, procureur de la ville, accompagnées de Monsieur Branche, curé de Langeac et de Monsieur Martinon, sacristain et proche parent de ces dames, se mettent en route pour le Puy-en-Velay.

A peine arrivées au Puy, elles rencontrent le Père dominicain Esprit Panassière qui les engage à aller visiter Agnès Galand, jeune fille de grand mérite dont il est le confesseur, les priant avec grande ardeur d'accepter Agnès dans la nouvelle fondation. Les sœurs se rendent donc chez les parents d'Agnès pour la visiter et c'est là qu'elles logèrent. Ayant parlé avec Agnès et s'étant concertées, elles décident de suspendre leur jugement à l'avis du Père Raboly op, confesseur des sœurs du Puy. Or, ce Père Raboly était très prévenu contre Agnès pour des raisons qu'il serait trop long de narrer ici. Aussi



opposa-t-il un refus formel à la requête. Le père Panassière fit une dernière tentative pour tenter de fléchir l'intraitable religieux. Pareillement, Gabrielle Jacques, amie d'Agnès et pénitente du P. Raboly, intercèda et supplia pour elle. Et le miracle eut lieu : Dieu parla au cœur de ce Père, et il fut tout retourné, promettant de la recevoir comme sœur converse. Agnès, de famille modeste, n'avait en effet pas de dot.

C'est dans la chapelle du Crucifix de sa chère cathédrale angélique, le plus ancien et vénérable lieu de pèlerinage à la Vierge Marie de l'Occident chrétien, là même où une dizaine d'années auparavant elle s'était « donnée comme esclave » à la Vierge Marie, qu'Agnès passe sa dernière journée au Puy toute en oraison.



Bref, **le 24 septembre**, tout étant résolu pour le temporel et le spirituel du nouveau monastère, et Agnès ayant fait ses adieux à ses parents, on se met en route. Mais déjà, les choses se gâtent : à peine Agnès est-elle montée sur son cheval que celui-ci, pourtant fort vigoureux devint lâche, pesant, suant, et on ne put le faire avancer, quelques coups qu'on lui donnât. La même mésaventure se reproduit avec une autre monture. Et c'est à grand peine que le voyage se poursuivit, plusieurs pauses devant être ménagées... Agnès, toute à la joie d'entrer au monastère, demeurait cependant paisible et heureuse. Arrivée à la Croix de Vissaguet d'où l'on découvre Langeac et le monastère tout neuf, son allégresse augmenta encore quand son ange, lui désignant le monastère lui dit : « Voilà ta maison ». Mais voici que passant sur le pont de Langeac, à l'entrée de la ville, la petite troupe fut encore témoin d'un nouvel incident : violemment arrêtée par le démon, terrifiant et horrible à voir, Agnès est cette fois saisie d'effroi et de dégoût à l'idée de s'emprisonner dans un cloître pour le restant de ses jours et se sent même poussée à se jeter dans l'Allier. Son ange accourt alors, maîtrise l'esprit malin, et l'on entre enfin paisiblement dans la cité de Langeac.

Le groupe se dirige d'abord vers la **Collégiale St Gall** pour rendre grâce et adorer le Seigneur avant de gagner le monastère. L'installation officielle du monastère et la prise d'habit des fondatrices ont lieu **le 26 septembre 1623** sous la présidence du Provincial. Il est placé sous le vocable de sainte Catherine de Sienne, parce que la sainte siennoise du XIV^e siècle avait inspiré la première grande réforme de l'ordre dominicain et qu'après le Concile de Trente (1545-1563) de nombreux monastères dominicains qui se réformaient en France sous l'impulsion du P. Sébastien Michaëlis se mirent sous le patronage de Sainte Catherine.

Voici la narration de l'installation que donnent nos chroniques, malheureusement bien postérieures aux événements :

« Après avoir revêtu les habits sacerdotaux, le révérend Père provincial célébra le saint sacrifice de la messe dans la chapelle du couvent et donna la sainte communion aux quatre fondatrices qui étaient à genoux devant l'autel, chacune tenant à la main un cierge allumé ; puis ayant achevé le saint sacrifice, en présence des principaux notables de la ville et d'un grand nombre de personnes, il fit une exhortation au peuple et aux fondatrices. Il les conduisit ensuite dans le nouveau couvent et les remit entre les mains des révérendes Mères, après néanmoins que leurs parents leur eurent donné leur bénédiction.

La révérende Mère Marie Pascal (*l'une des 3 moniales prêtées par le monastère du Puy*) leur donna aussitôt le saint habit de la manière prescrite dans l'ordre de Saint-Dominique. Elles le reçurent avec de vives actions de grâces, puis se rendirent au chœur en chantant le *Te Deum*, et s'approchèrent de la grille où les attendait le révérend Père provincial pour achever la cérémonie ; celui-ci leur remontra que le voile blanc dont elles étaient couvertes "leur servait de témoignage certain que, si dans l'an de probation, elles trouvaient la dite règle de Sainte-Catherine trop rude, il leur serait permis et loisible de s'en retirer", lesquelles exposantes ont rendu mille grâces à Dieu du bonheur qui leur était arrivé d'avoir reçu ce saint habit et qu'elles feraient très instantes prières à Dieu de leur faire la grâce de persévérer en son saint service et de bien et dûment observer les règles de Saint-Dominique et de Sainte-Catherine de Sienne et de se pouvoir rendre très obéissantes à la supérieure. »

Agnès cependant, insensible à tout et toute en ravissement, était restée là, à l'église, trois heures durant. Les sœurs finissent par s'apercevoir de son absence et l'envoient chercher à l'église. Les personnes qui l'y trouvent la croient endormie, ne sachant pas avec quelle douceur son Epoux lui signifiait qu'elle était la bienvenue dans sa maison.

Et pour finir, quelques mots d'un vieux chroniqueur :

« Telles furent les quatre fondatrices de ce célèbre monastère de Langeac et dont les couronnes seront, comme il est à espérer, embellies d'autant de fleurs que cette Maison religieuse qu'elles ont fondée, élèvera de saintes filles pour le Ciel, à l'exemple d'Agnès, leur plus riche et plus illustre modèle. »

Jusqu'à la Révolution française

Après les débuts marqués par la figure lumineuse d'Agnès de Langeac, la vie du monastère semble s'écouler paisiblement sans grand événement marquant jusqu'à sa dissolution le 7 Germinal de l'an 2 (**27 mars 1794**) à la suite du décret d'expulsion. Mais pour un regard plus attentif, quelques faits significatifs ressortent néanmoins.

« Une vingtaine d'années seulement s'étaient écoulées depuis le décès de Mère Agnès, que déjà le grand esprit de ferveur qui jusque-là avait animé les sœurs, menaçait de s'affaiblir. » Ainsi parle notre chronique. L'évêque de St-Flour par son vicaire général, demanda alors au monastère dominicain St-Thomas d'Aquin de Paris de bien vouloir envoyer quelques saintes moniales pour soutenir Langeac.

C'est ainsi qu'en **1653** arrivèrent la Mère Anne des Cinq Plaies et la Mère Geneviève de l'Assomption qui gouvernèrent la maison durant plus de 20 ans et donnèrent à notre petit monastère rural les mêmes coutumiers et directoires que ceux de leur célèbre monastère parisien. Et la ferveur revint.

Très vite aussi, la communauté eut à cœur de conserver la mémoire de Mère Agnès. Monsieur de Lantages, premier supérieur du séminaire du Puy et ami de M. Olier, écrivit sa vie, et l'on rapporte qu'il l'écrivit à genoux. Cette *Vie* fut publiée en **1665**, réimprimée dès l'année suivante, traduite en latin, et du latin dans les différentes langues de l'Europe d'alors. La mémoire d'Agnès était d'autant plus vivante que de nombreux miracles continuaient de lui être attribués. C'est ainsi qu'en **1697-1698** se tint un Procès en vue de sa canonisation. On interrogea une vingtaine de témoins, on transcrivit les *Mémoires* du P. Panassière, le confesseur d'Agnès, ainsi que les récits de la petite sœur d'Agnès et de son amie d'enfance, et l'on établit un registre de pas moins de 58 miracles qu'avait retenus une commission constituée à cet effet en 1675. Mais pareil Procès nécessitait des frais importants. Et le monastère était fort pauvre. Il bénéficiait même des subsides



accordés par le roi de France aux communautés religieuses indigentes. Le Procès ne put donc aboutir.

La pauvreté n'empêchait pas la ferveur des sœurs et l'esprit religieux. La chronique du XVIII^e siècle dit que le monastère était considéré à l'époque comme « la chartreuse de l'Ordre dominicain ».

C'est dans ce climat de grande simplicité et d'esprit religieux que survint la Révolution. Les sœurs étaient alors 34, âgées de 20 à 80 ans. Parmi elles, plusieurs novices et deux sœurs tourières. La Mère Prieure tenta en vain de solliciter de puissantes protections à l'Assemblée pour que le monastère fût maintenu. Mais vint le temps de l'inventaire des biens puis en 1792 le décret d'expulsion. Le récit de ces jours dramatiques où la communauté fut dispersée et le bâtiment vendu n'est pas sans rappeler certaines pages du *Dialogue des Carmélites* de Bernanos :

Les sœurs qui, devaient s'attendre à être chassées de leur cher et saint asile d'un jour à l'autre, semblaient redoubler de confiance à mesure que le péril devenait plus imminent. On raconte que l'une d'elles allait faire ses plaintes à Notre Seigneur ; elle s'approchait de l'autel et frappait à la porte du tabernacle, elle disait à Jésus : "Jésus, vous voyez bien que si on nous sort d'ici, on vous en chassera vous, aussi bien que nous." On ne pouvait l'arracher d'auprès de Notre Seigneur : elle voulait absolument qu'il lui donnât l'assurance qu'elles ne sortiraient pas.

La veille de l'expulsion, la sœur jardinière s'occupait à greffer des arbres avec une tranquillité d'âme surprenante. Et quand on lui disait que ce travail était bien inutile, elle répondait qu'il fallait bien faire quelque chose pour celles qui viendraient après elles.

Ces bonnes sœurs s'aimaient tant que la veille même de leur sortie, plusieurs novices voulurent prononcer leurs vœux, malgré toutes les observations qu'on pouvait leur faire. Elles disaient que, puisqu'elles avaient partagé la joie de leurs bonnes Mères, elles voulaient aussi partager leurs épreuves.

Enfin arriva l'heure néfaste et les révolutionnaires entrèrent dans le couvent pour en faire sortir nos sœurs. Aucune ne voulut franchir le seuil de la porte. Ces forcenés (sic) se virent obligés de les emporter sur les chaises où elles étaient assises et auxquelles elles se tenaient cramponnées. Ils les déposèrent ainsi au milieu de la place publique. Des familles pieuses s'empressèrent de les recueillir...



Deux sœurs seulement furent incarcérées, les autres furent recueillies et cachées par leurs familles. Le bâtiment du monastère finit par être rétrocédé à la Commission des hospices et devint l'hospice de Langeac. Quant au corps de Mère Agnès, c'est miraculeusement qu'il put être conservé. Un jour en effet, les révolutionnaires s'en saisirent pour le jeter dans l'Allier. Au milieu du tumulte général, l'un d'eux s'avança par bravade, brandit un couteau et trancha un doigt sur le corps encore miraculeusement intact. Alors, du sang jaillit abondamment de la plaie et le couteau en fut tout souillé. A cette vue, la terreur s'empara des assistants qui laissèrent là le corps et prirent la fuite. Le sacristain de la collégiale de Langeac le récupéra pieusement et le cacha dans un abri de vigne jusqu'à la fin de la tourmente révolutionnaire. Changement des temps et des esprits : cinquante ans plus tard, les habitants de Langeac ne voudraient plus rendre la relique de « leur » Mère Agnès aux sœurs qui s'installaient dans le nouveau monastère au bord de l'Allier ! Pour éviter une émeute populaire, il fallut organiser le transfert secrètement et de nuit.

Le rétablissement du monastère au XIX^e siècle

Dès que le calme se fut un peu rétabli en France, Mère Rosalie Tuja, sœur du premier maire de Langeac après la Révolution, songea à réaliser le désir qu'elle avait de rétablir sa où elle avait profession en 1787. Avec une autre ancienne religieuse du monastère, elle demanda à revenir dans le couvent converti en hospice. La commission des hospices y consentit, mais à condition qu'elles y vivraient avec les pauvres et en seraient les servantes. C'était en **1804-1805**.

Quinze autres sœurs vinrent successivement se joindre à elles et pendant quatorze années, « elles remplirent ces pénibles fonctions de garde-malades avec tout le dévouement que la charité et la religion peuvent inspirer », ainsi que s'exprime le préfet de la Haute-Loire dans un rapport de 1815.

Durant tout ce temps, elles ne cessèrent de faire des démarches pour rentrer en possession de leur couvent afin de pouvoir recouvrer leur vie contemplative d'antan. Mais ces démarches demeurèrent infructueuses. Enfin, en **1820**, lassées d'attendre en vain, les sœurs décidèrent de renoncer au service des pauvres, et d'acheter une maison contiguë à l'ancien couvent. Elles la firent reconstruire et, moyennant une redevance annuelle, elles obtinrent d'avoir un passage qui communiquât entre l'hospice et cette maison afin d'aller réciter leurs offices dans leur ancienne chapelle. La Compagnie de Saint-Sulpice, fondée par M. Olier qui considérait Agnès de Langeac comme sa mère spirituelle, et quelques donateurs permirent de couvrir les frais, car elles étaient excessivement pauvres.



En **1829**, Mère Rosalie Tuja meurt, laissant la communauté assez désemparée et fort fragile. Celle qui lui succède est dominicaine depuis peu car elle avait profession dans la congrégation naissante de la Présentation de Marie. Manquant de fermeté, relâchement et division s'amplifièrent au point que l'évêque dut intervenir. On demanda même à la future sainte Marie Rivier, de la Présentation, de venir les aider à se reprendre dans la vie d'observance.

En **1833**, Mgr de Bonald nomme Mère de Tous les Saints Boyer prieure du monastère, à peine âgée de 27ans. C'est à elle qu'il allait revenir de restaurer la pleine identité dominicaine du monastère et de le transférer dans le bâtiment actuel. Très aimée de ses sœurs elle allait demeurer prieure 38 ans. Dès lors les vocations affluèrent, la communauté devint florissante à tel point que le couvent fut bientôt trop étroit. On acheta donc un bel emplacement sur les bords de l'Allier, où l'on bâtit en **1840** et la **translation solennelle de la Communauté eut lieu le 27 octobre 1841.**

Tout cela se passait avant que l'Ordre Dominicain ne fût rétabli en France, ce que fit Lacordaire en **1843** et ce sont les Sulpiciens qui une fois encore vinrent en aide aux moniales de Langeac. Cependant le monastère continuait de se développer au point qu'en 1851 il lui fut demandé de refonder le monastère de Prouilhe, berceau de l'ordre dominicain. Mais l'évêque du Puy s'y opposa en raison de la pauvreté des sœurs. Pour sa part, Lacordaire leur avait écrit :

Si vous êtes assez nombreuses pour vous partager, à la bonne heure !
Sinon, Langeac est une maison ancienne, célèbre, où repose le corps de la Vénérable Agnès de Jésus. Vous ne pouvez l'abandonner sans une sorte de crime.

En **1854**, 13 ans seulement après sa construction, le nouveau couvent était déjà devenu trop étroit. On conçut alors le projet de l'agrandir et de construire l'église et le chœur actuels. Le plan en avait été fourni par le Père Aussant OP, architecte de métier et l'un de amis les plus proches de Lacordaire. Mais la communauté demeurait extrêmement pauvre. Ce ne fut qu'à force de travail, de privations et aussi d'aumônes des amis du monastère que l'on parvint à mener à bonne fin la construction. Voici ce que raconte notre chronique :

Chaque samedi soir, les ouvriers se présentaient à la bonne Mère pour recevoir leur salaire, et souvent, le matin même, elle n'avait rien à leur donner. Au lieu de se décourager, elle se tournait alors avec une foi et une confiance admirables vers la Providence qui ne lui fit jamais défaut. On raconte que les sœurs, encouragées par cette vénérée Mère, pour épargner la dépense des manœuvres, portaient elles-mêmes les pierres



nécessaires à la construction, et faisaient, en l'absence des ouvriers, tout ce qui n'était pas trop au-dessus de leurs forces.

La ferveur des moniales quant à elle n'était pas entamée et l'exemple de la Mère Agnès continuait de les inspirer. C'est à cette époque que M. Lucot, sulpicien, réédita la Vie de Mère Agnès par M. de Lantages en y insérant toutes les sources documentaires disponibles et son livre demeure aujourd'hui encore une référence. De leur côté, les pères dominicains, qui eux aussi se développaient rapidement, commencèrent à fréquenter régulièrement le monastère de Langeac, demandant ses prières et aidant les sœurs à retrouver la plénitude de leur vocation dominicaine.

Il semble que le monastère n'ait pas eu à souffrir de la guerre de 1870. La chronique note que le nombre de sœurs monta à un certain moment jusqu'à 52 et qu'au tournant du XX^e siècle elles étaient 40.

Epoque contemporaine

Deux grands soucis, selon la chronique, habitent les sœurs au début du XX^e siècle : récupérer la pleine possession de leurs bâtiments dont elles ont été expropriées par les lois sur les Congrégations religieuses de 1901 et 1904, et hâter le jour de la béatification d'Agnès de Langeac. Il y aura soixante ans de pénibles tracasseries avant de recouvrer la pleine propriété des lieux en 1964 et de commencer à les restaurer dignement. Et il faudra attendre 1994 pour qu'Agnès soit béatifiée par Jean-Paul II. Mais les deux objectifs ont été atteints.

Entre temps le monastère aura vécu les grands changements de l'Eglise après la 2^e guerre mondiale. La naissance des fédérations en 1954-1956 donna un élan certain au monastère, d'autant plus que la 1^{ère} prieure fédérale des monastères du Nord de la France était la Mère Marie de la Trinité de Langeac. Le monastère fut ainsi durant une dizaine d'années un foyer intense de vie et d'échanges. Vint le Concile et Langeac entama avec autant de prudence que de résolution le travail d'*aggiornamento* demandé par l'Eglise et qui touchait à tous ses modes de vie en plus de la révision des *Constitutions* et du passage à la liturgie post-conciliaire. Cette période n'alla pas sans crise interne de la communauté et départs successifs de plusieurs sœurs au milieu des années 1970. Mais l'esprit de Langeac, mûri au cours des siècles, esprit de simplicité et de ferveur en même



temps que de bon sens terrien, perdura. Le monastère choisit de se doter d'une petite imprimerie comme source de revenus en 1968. Et régulièrement, malgré leur pauvreté, les sœurs embellissaient leur chapelle. Les années 80-90 virent de nombreuses entrées de jeunes sœurs dans la vie religieuse ; leur nouveau profil aurait pu altérer l'identité et l'équilibre du monastère si la sagesse et la bienveillance des aînées et le souvenir vivant d'Agnès de Langeac n'avait permis à la greffe de bien prendre.

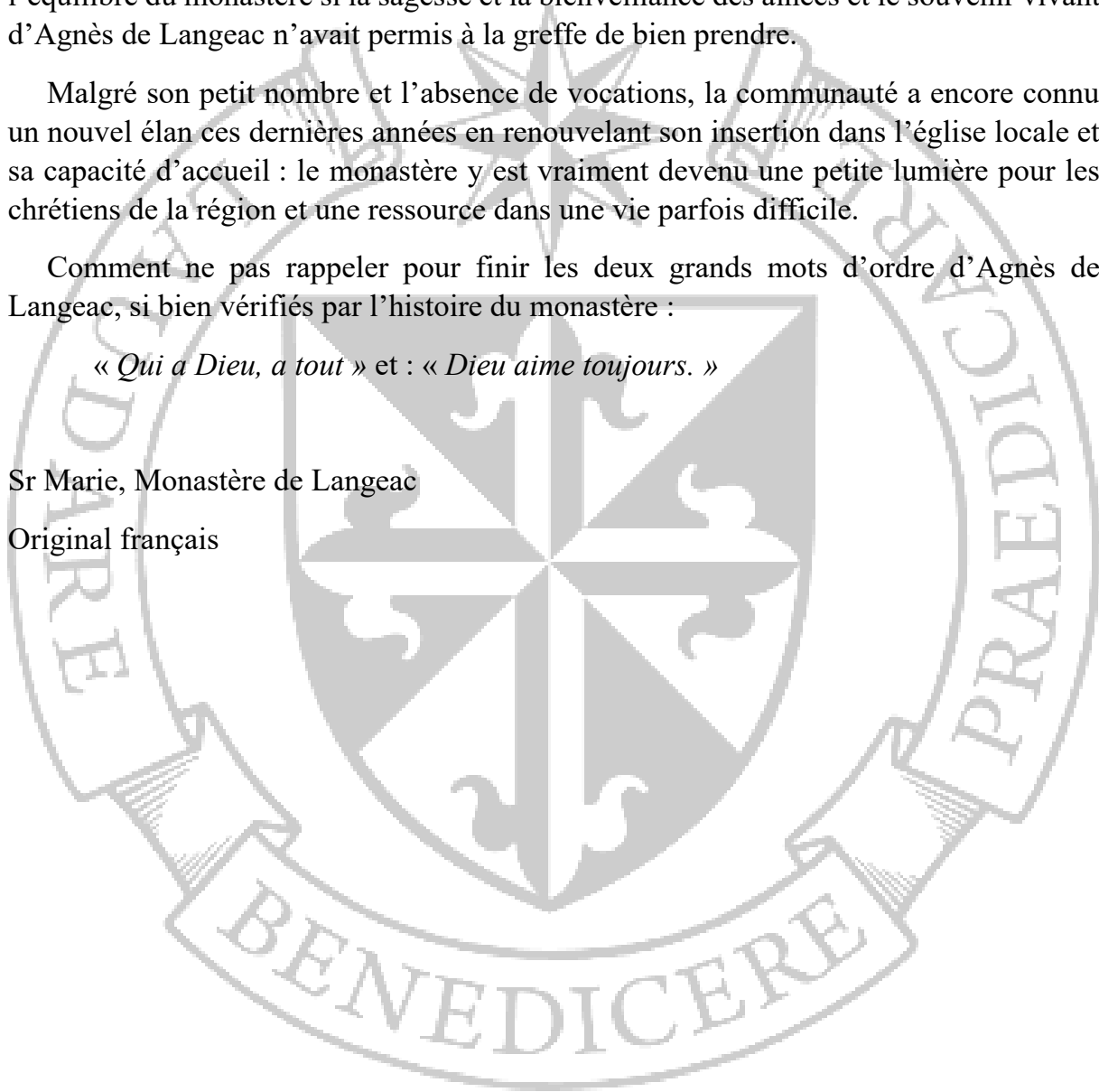
Malgré son petit nombre et l'absence de vocations, la communauté a encore connu un nouvel élan ces dernières années en renouvelant son insertion dans l'église locale et sa capacité d'accueil : le monastère y est vraiment devenu une petite lumière pour les chrétiens de la région et une ressource dans une vie parfois difficile.

Comment ne pas rappeler pour finir les deux grands mots d'ordre d'Agnès de Langeac, si bien vérifiés par l'histoire du monastère :

« *Qui a Dieu, a tout* » et : « *Dieu aime toujours.* »

Sr Marie, Monastère de Langeac

Original français





8. RENCONTRE DES PRIEURES DE L'ASSOCIATION NORD-AMERICAINE

Le 15 mai 2023, les prieures de l'Association nord-américaine se sont rendues au monastère de Corpus Christi à Menlo Park, en Californie, pour leur réunion annuelle (la première depuis l'épidémie de Covid)

Les participantes étaient Sœur Claire Marie de Squamish, Colombie-Britannique, Sœur Joseph Maria de Summit, New Jersey, Sœur Mary Catharine du Bronx, New York, Sœur Mary Isabel de Menlo Park, Californie, et Sœur Mary Margaret de Lufkin, Texas. Sœur Mary Peter de Farmington Hills, Michigan a rejoint les réunions par ZOOM. Le monastère de Girard, dans l'Illinois, était en attente de la validation de ses élections et n'a pu envoyer personne.

Les prieures se sont réunies le matin et l'après-midi. Toutes les références concernant « la prière » avaient été glanées dans nos Constitutions et ont fait l'objet de nos discussions. Des questions ont été soulevées, des interprétations partagées, des observations générales formulées et les préoccupations qui avaient été clarifiées par le Père. Benjamin Earl, O.P. ont été offertes à tous.

Le P. Steven Maria Lopez, OP et le P. Mark Padrez, O.P. ont présenté respectivement l'autorité et les applications pratiques telles qu'elles existent au Prieuré de St. Albert à



Oakland et ont également lancé une invitation à visiter le Prieuré, à participer aux vêpres réunies à la messe, à dîner avec les frères et à terminer la journée avec Complies.

Ce fut une occasion unique d'apprendre à connaître nos frères de la province de l'Ouest et de tisser des liens avec eux. Nous sommes rentrées dans nos monastères le 20 mai, rafraîchies et reconnaissantes pour l'hospitalité qui nous avait été offerte.

Sr Mary Margaret, Lufkin Monastery, TX USA , Original anglais



9. “DÉJÀ VU” -

It was January, 1957, my Senior year at Pershing Public High School in Detroit, Michigan, USA.

Our teacher in Modern Literature class had given each of us students a copy of Edna St. Vincent Millay’s Sonnet, “Epitaph for the Race of Man: X” with the assignment to give a personal interpretation of the poem.

Russia had just invaded Hungary in November of 1956, quelling the uprising by the people that had begun only 12 days before, demanding democracy for their country and protesting Soviet oppression. It didn’t take long for the Russian troops to bring the Hungarians to their knees in surrender.

At about the same time, Britain, France and Israel invaded Egypt challenging its control of the Suez Canal. The United States had refrained from joining the conflict militarily but strongly sided with Egypt, as did the Soviet Union, which sent in its own troops to assist the Egyptians.

In the end, Egypt won and subsequently reopened the Canal to international use, though with some restrictions. This was the milieu in which I found myself as I pondered Millay’s work that January so long ago.

Here is the Sonnet that precipitated these memories:

Epitaph for the Race of Man: X

By Edna St. Vincent Millay

**The broken dike, the levee washed away,
The good fields flooded and the cattle drowned,
Estranged and treacherous all the faithful ground,
And nothing left but floating disarray
Of tree and home uprooted, - - was this the day
Man dropped upon his shadow without a sound
And died, having labored well and having found
His burden heavier than a quilt of clay?
No, no, I saw him when the sun had set
In water, leaning on his single oar
Above his garden faintly glimmering yet . . .
There bulked the plough, here washed the updrifted weeds . . .
And scull across his roof and make for shore,
With twisted face and pocket full of seeds.**



July 2023

Ukraine has been invaded; thousands have been killed on both sides. It is estimated that 12 million Ukrainians have fled the country as the war continues to go on. Peace is nowhere in sight. The people of Ukraine vow never to give up their sovereignty: Putin vows not to withdraw. When will it end? How will it end? Time will tell, but the faith of the Ukrainian people is unwavering, much like that of the Hungarians in 1956.

January 1957

From the pen of student, Frances Michalek in her Senior year

Many, many interpretations could be given about this poem, but after thinking for a while, I believe it refers to mankind.

I think it is especially adapted for a present-day application. The outbreaks in Israel, the revolts in Hungary; these are the flooded fields and drowned cattle. The dike was broken as was the peace in the two countries I mentioned. The Levee was washed away making a big rift that seems impossible to patch such as does the friendship between the Israelis and the Egyptians.

In Hungary, the passage of “trees and home uprooted” is so very true. And when the Russian tanks moved in, the Hungarians must have felt as if their end had come, but yet they are still living, “with twisted faces” maybe, but also with “a pocket full of seeds.” Seeds full with faith in God and belief that some day He will help them win and they will be forever parted from their misery. Seeds also filled with the will to keep fighting, no matter what. Seeds filled with courage. Seeds filled with prayer for their young ones: “Oh God, spare our children from the sufferings we have witnessed.”

Sr. Mary Thomas Michalek, OP
Monastery of the Blessed Sacrament
Farmington Hills, Michigan USA
Original english



10. ATTEINDRE LA VIE "BIENHEUREUSE" : SAINTE ROSE DE LIMA

Le 24 août 1617, à l'âge de trente et un ans, Rose de Sainte-Marie meurt à Lima, au Pérou. Pour Sainte Rose de Lima, la mort était un "aller avec son Époux". Elle fut célébrée comme la première fleur de sainteté de l'Amérique. Dotée de brillantes qualités et de dons de génie dès son enfance, elle s'était consacrée au Seigneur en faisant vœu de virginité. Pour ces pays d'Amérique, surtout, ce jour a marqué le début d'une histoire de souvenir et de vénération de la première sainte de l'Église canonisée sur ces terres américaines. Son corps est vénéré dans la basilique dominicaine du Saint Rosaire à Lima. Elle a été béatifiée par Clément IX en 1668 et canonisée par Clément X le 12 avril 1671. Depuis cette année, toute l'Amérique du Sud et les Philippines la vénèrent comme leur sainte patronne.

Isabel Flores de Oliva est née en 1586 à Lima. Elle était un si beau bébé que sa famille décida de l'appeler "Rosa". Son père était arquebusier et sa mère couturière. Sa maison était très proche du couvent de Notre-Dame du Rosaire, et elle a donc été en rapport avec les Dominicains très jeune. Dès son enfance, Rosa commença à faire des prières mentales simples, qui consistaient à méditer le contenu des prières les plus courantes - comme le Notre Père, le Je vous salue Marie et le Gloire à Dieu - et à répéter mentalement de brèves prières jaculatoires. Elle aimait beaucoup la solitude et consacrait une grande partie de son temps à la contemplation de Dieu, souhaitant initier d'autres personnes aux arcanes (secrets) de la "prière secrète". Le plus souvent confinée dans un petit ermitage dans le jardin de ses parents, elle ouvrait son âme à l'œuvre missionnaire de l'Église. Elle avait un zèle ardent pour le salut des pécheurs, comme saint Dominique, et des indigènes, pour lesquels elle souhaitait donner sa vie et pour lesquels elle se livrait à une pénitence volontaire et dure afin de les gagner au Christ, "s'affligeant de ne pouvoir, en tant que femme, s'appliquer au ministère apostolique". Elle accomplissait également des œuvres de miséricorde en faveur des nécessiteux et des opprimés. Elle brûlait d'un vif amour pour Jésus Eucharistie et d'une profonde piété pour sa très sainte Mère, dont elle s'efforçait de propager le rosaire avec un zèle infatigable, estimant que tout chrétien "doit le prêcher par la parole et le graver dans son cœur".

Se souvenir d'elle 406 ans après son passage dans ce monde est une invitation à tourner notre regard vers un monde nouveau qui naissait au milieu des convulsions et des larmes, de l'exploitation et de l'humanisme, de l'injustice et de la sainteté. Lima était alors la ville des saints, la ville de Rosa de Santa Maria, OP, de Martin de Porres, OP,



de Toribio de Mogrovejo, prêtre, et de Francisco Solano, OFM. C'était aussi la ville des pauvres qui frappaient aux portes des couvents, des malades abandonnés, de ceux qui voyaient leur vie s'éteindre dans les mines et dans les champs.

C'est dans ce monde de contrastes qu'a vécu Sainte Rose. La religion chrétienne apportée par les premiers missionnaires avait déjà fleuri dans ce monde. Lima était aussi la ville des églises et des chapelles, des couvents de frères et de religieuses, des prêtres, des fidèles et... des "beatas", ces femmes pieuses qui se consacraient à Dieu en vivant dans leurs maisons où elles s'adonnaient à la plus dure pénitence et à la prière.

Ces beatas de l'époque de Sainte Rose étaient les héritières d'anciens mouvements chrétiens qui tentaient de retrouver l'esprit et les charismes des premières communautés chrétiennes. Certains de ces mouvements ont été associés en Espagne au XVI^e siècle aux "illuminés" (« iluminados ou alumbrados »), aux juifs convertis et aux luthériens ; mouvements qui nient la hiérarchie et les sacrements de l'Église. L'Inquisition a vite compris le danger que représentaient ces nouveaux hérétiques et les a poursuivis avec ténacité.

Cependant, les beatas d'Amérique n'étaient pas des "illuminées" et ne reniaient ni la hiérarchie ni les sacrements. Le danger pour lequel l'Inquisition les persécutait résidait dans les faux miracles et les fausses révélations qu'elles prétendaient avoir. La présence d'une beata dans la maison était un signe de la bénédiction de Dieu, et les dames de la haute société accouraient vers elles, leur offrant amitié et cadeaux pour participer à leurs bénédictions. Multiplier les miracles et les révélations de ces femmes, c'était aussi multiplier les dons qu'elles recevaient...

Sainte Rose de Lima appartenait à ce groupe de femmes consacrées à Dieu qui vivaient dans leurs maisons, mais elle n'est jamais tombée dans les abus et les mensonges de certaines d'entre elles. Rose était une tertiaire dominicaine, disciple de sainte Catherine de Sienne, pour laquelle elle éprouvait une profonde vénération, qui se transforma plus tard en une surprenante affinité, et pour cette raison elle décida en 1606 d'entrer dans l'Ordre séculier dominicain, afin de se donner plus complètement à la perfection évangélique et d'être ainsi une adepte du charisme de saint Dominique. Mais le monde dans lequel elle a vécu explique la manière dont elle est présentée dans les premières biographies où abondent pénitences, révélations, extases et miracles.

Il s'agit maintenant de distinguer la légende de la réalité dans ces biographies. Les légendes sont comme le lierre qui a besoin d'un support pour pousser. La tâche n'est pas nouvelle, elle a déjà commencé dans une large mesure à l'époque de Sainte Rose



avec les rencontres de l'Inquisition avec la sainte elle-même. Ces réunions étaient appelées "examen de conscience" et la rencontre avec le Dr Juan del Castillo pendant quelques jours est particulièrement éclairante. Cet envoyé de l'Inquisition connaissait très bien les enseignements de Sainte Thérèse de Jésus sur les degrés de la prière.

Sainte Rose n'avait pas lu les livres de Sainte Thérèse, mais elle avait parcouru le chemin dont parlait la sainte d'Avila et avait atteint le plus haut sommet de la contemplation. Aux questions de l'inquisiteur sur sa façon de prier, sainte Rose répondit que la prière avait été le chemin qui l'avait conduite à l'union avec Dieu. Dès l'âge de cinq ans, elle avait commencé à sentir qu'il n'y a rien de plus doux que de penser et de parler avec Dieu, et qu'il n'y a rien de plus terrible que son absence, même pour un instant. Rose a vécu cette absence pendant 15 ans. C'était le vide, l'obscurité, la douleur suprême, et personne ne pouvait l'aider pendant cette période. Mais Dieu est revenu et Rose s'est alors sentie immergée dans une mer d'amour, de paix et d'union. Le docteur lui parla des purifications de l'âme et de la nuit obscure par laquelle passent les saints. Sainte Rose avait traversé cette nuit obscure.

Elle lui confessa également que dans ces moments où elle se sentait unie à Dieu, des visions se produisaient "avec les yeux de l'âme", visions de Dieu, de Jésus-Christ et de la Vierge Marie. Elle voyait Dieu comme un nuage infini ou comme la mer, mais Dieu était au-delà du nuage et de la mer. Elle avoue ne pas avoir de mots pour exprimer ce qu'elle ressentit alors. Il ne reste que le silence. C'est la difficulté que rencontrent tous les mystiques lorsqu'ils atteignent ces sommets d'union avec Dieu. Les visions et les révélations seraient le langage pour communiquer une expérience autrement incommunicable. C'est le langage des saints.

Quatre cent six ans après sa mort, Sainte Rose de Lima nous enseigne que tel est le chemin où Dieu appelle tout le monde. Ce n'est pas le privilège de quelques élus. Elle nous enseigne également qu'au-delà du jardin de sa maison où elle a vécu cette expérience de Dieu, il y a le monde des pauvres, des souffrants, de ceux qui n'ont pas la foi. Et qu'il n'est pas nécessaire de quitter Dieu pour parcourir ces chemins en apportant la foi, la joie et un peu de bonheur à ceux qui sont le visage de Dieu.

Frère Fernando García, OP
Original espagnol

Sources : Propre de l'Ordre des Prêcheurs, Frère Jesús García, OP et Frère Julián de Cos, OP.

11. À LA RENCONTRE DE LA VENERABLE SŒUR LEONOR DE SANTA MARIA OCAMPO

Monastère de Santa Catalina de Siena.
Córdoba Argentine

Sœur Leonor a été déclarée vénérable par le pape François, par la signature du décret reconnaissant les vertus héroïques de notre sœur, le 19 mai 2018.

La principale source pour la connaître est son autobiographie, où ont puisé quelques œuvres récentes qui ont fait connaître sa belle figure. Elle l'a écrite à la demande d'un de ses confesseurs.

Naissance et enfance (1841-1854) à Sañogasta (La Rioja)

Isora María Ocampo, ainsi appelée à sa naissance, est née à une époque de cruels conflits civils car, bien que les provinces de la vice-royauté du Río de la Plata aient commencé à acquérir leur indépendance par rapport à l'Espagne à partir de 1810, la situation politique était très instable. La famille d'Isora a dû se réfugier dans les montagnes de Famatina, dans la province de La Rioja.

Plusieurs de ses proches parents ont été persécutés et tués ; situation prolongée de conflit armé. Les familles de ses parents étaient issues de lignées connues et estimées, personnes instruites et influentes, qui occupaient une place importante dans le monde économique, social, politique et religieux. Son père, Juan Santiago Amaranto Ocampo, avait étudié le droit à Córdoba (Argentine) et avait occupé différents postes au sein du gouvernement de La Rioja, puis de San Juan. Sa mère s'appelait Francisca Solana Dávila-Brizuela y Doria, héritière du Majorat "San Sebastián". Neuf enfants sont nés de ce mariage, dont Isora (Sœur Leonor), la huitième.

Elle raconte elle-même sa naissance dans une situation dramatique: "Ma mère, doña Solana Dávila de Ocampo, m'a donné naissance, le 15 août 1841, à une époque marquée





par de nombreuses guerres... et ma mère, enceinte de moi, a souffert de très grandes fatigues... pour maison une grotte dans un endroit désert avec le reste de la famille... dans ces circonstances critiques, à chaque heure, on croyait que ma mère allait mourir ; on dit que j'ai tellement pleuré dans le ventre de ma mère que tous ceux qui étaient près d'elle m'entendaient ; et quand je suis née, à l'admiration de tous, non seulement j'étais vivante, mais encore en bonne santé. "

Avec une mémoire étonnante, elle décrit des traits intéressants de son enfance qui révèlent une lucidité précoce. Elle expérimente à plusieurs reprises la protection providentielle de Dieu et commence à participer à des actes de piété populaire : processions mariales, chemin de croix et chapelet. Encore petite fille, elle commence à vivre la dévotion avec une intense sensibilité, en particulier envers la Vierge Marie. Comme elle le raconte, elle vénérât également saint Dominique et sainte Catherine, invoqués par ses proches et dont elle avait des images. Elle fabriquait des poupées - qu'elle appelait catalinas - et jouait avec elles.

Avec sa mère, elle a appris à être très charitable envers les plus pauvres ; elle dit : "J'étais la distributrice de toutes les aumônes que l'on donnait". Les souvenirs agréables deviennent très tristes lorsqu'elle décrit la mort de sa mère, elle avait 8 ans. Bien que soutenue par sa famille, elle trouve sa plus grande consolation dans la Vierge Marie, à qui, devant une image de l'Immaculée Conception, elle demande à être sa mère ; elle raconte qu'elle se sentait remplie d'une mer de douceur qui l'attirait à elle avec tendresse et amour, comme si elle lui ouvrait les bras et l'acceptait comme sa fille. En ce temps, elle reste sous la tutelle de son père, de ses frères, de ses belles-sœurs et de ses oncles, et reconnaît qu'elle apprend ainsi la patience et la résignation. À l'âge de neuf ans, elle était déjà disposée à jeûner rigoureusement pendant tout le Carême.

Elle apprend à lire avec l'un de ses frères et, dès l'âge de sept ans, elle s'enthousiasme pour la lecture, en particulier pour les livres pieux, qui lui donnent une préparation dont elle est reconnaissante et qu'elle met à profit.

Adolescence et jeunesse dans la ville de La Rioja (1854-1860)

Avec son père, elle vivait chez sa tante Concepción, qu'elle aimait comme une mère. Comme elle vivait en ville, où il y avait des frères dominicains, elle décida d'en prendre un comme confesseur. Elle continua ses dévotions et fréquenta assidûment les sacrements, tout en continuant ses lectures édifiantes. Elle trouva compréhension auprès de sa tante, mais pas auprès de ses nombreux cousins, alors, elle traversa de nombreuses épreuves qui lui valurent : moqueries, insultes, accusations, diffamations et même



séances corporels. Elle ne dit rien à son confesseur ni à sa tante, elle souffrait en silence. Malgré tous les obstacles, elle persiste dans ses pratiques de piété. À l'occasion d'une mission prêchée par un frère dominicain, elle fit une confession générale et jeûna rigoureusement ; c'est alors que Dieu lui accorda, après la communion, la grâce du ravissement ; et à partir de ce moment, il lui accordera d'autres grâces très semblables.

Animée d'une ferveur sincère, elle ressent pour la première fois, à l'âge de 15 ans, le désir de se donner entièrement à Dieu. Sans se laisser emporter par cet enthousiasme juvénile, elle agit avec un remarquable bon sens et décide d'attendre deux ans pour mûrir cet appel, sans le confier encore à quiconque. Elle poursuit ses pratiques de dévotion, bien que le milieu lui fût encore hostile et qu'elle dût subir incompréhension et rejet même de la part de son propre père.

Au cours de ces années, outre les grâces déjà mentionnées, elle a expérimenté une véritable amitié et charité envers le prochain et d'autres dons singuliers de la grâce que Dieu lui communiquait pendant la prière. Dans ses mémoires, elle rappelle qu'elle était très aimée de ses amies et de la société ; elle décrit l'aide qu'elle apportait aux pauvres ; et comment le Seigneur écoutait ses prières lorsqu'elle intercédait pour les besoins des autres, lui accordant tout ce qu'elle demandait. De toutes les grâces reçues, elle souligne la continuelle présence de Dieu, même si elle se sentait une pécheresse indigne. Elle reconnaît sincèrement ne pas avoir de mots pour expliquer ce don et les ravissements que Dieu lui a accordés dans la prière, qui l'ont toujours laissée avec des sentiments de profonde humilité. Un jour, elle dit spontanément à son père : "Tatita, un jour je serai religieuse".

À San Juan (1860-1868)

Avec son père et sa sœur cadette, elle s'installe dans la ville de San Juan, où vit sa sœur Benjamina, mariée et mère de plusieurs enfants. La troisième partie de sa biographie est consacrée à ces quelques années, récit commencé par son voyage dangereux, décrit comme un hymne à la providence. C'était sa façon d'écrire et, surtout, d'affronter la vie.

Pendant toutes ces années, elle a bénéficié de l'accompagnement spirituel des pères dominicains, dont l'un d'entre eux, le plus souvent cité, est reconnu pour son aide précieuse dans d'innombrables circonstances.

Cette période fut la plus intense de sa vie laïque ; ses occupations étaient : les travaux ménagers, dont elle assumait pleinement la responsabilité à la maison ; de nombreuses œuvres de charité pour les pauvres, les malades, les affligés, les personnes âgées et les



mourants; une vie spirituelle intense faite de prière profonde et continue, de vie sacramentelle, ainsi que des grâces spéciales que Dieu lui donnait.

À cette époque elle reçoit la pleine lumière sur sa vocation de moniale dominicaine contemplative. Elle demanda à son père la permission de devenir moniale et il la lui donna avec plaisir, même si elle savait qu'il ne pouvait pas payer la dot parce qu'ils étaient pauvres. Son parcours vocationnel a été marqué pas à pas par la dévotion à la Vierge Marie, à saint Dominique et à sainte Catherine, rencontrés dans son enfance et beaucoup aimés depuis lors.

Le chapelet était sa prière préférée et elle n'a jamais cessé de le réciter. Confirmée dans sa décision de se donner à Dieu comme moniale, elle entreprend de nombreuses œuvres caritatives. Avec une mémoire admirable, elle consacre plusieurs pages de ses écrits à raconter les soins matériels et spirituels qu'elle donnait aux malades et aux affligés, aux personnes âgées et aux jeunes, intercédant toujours pour eux. Son dévouement à la maison et aux œuvres extérieures de charité n'interrompait pas sa vie spirituelle intense : celle-ci était la source de son amour fraternel plein d'abnégation. Avec l'aide constante de son confesseur dominicain, elle méditait la Passion du Seigneur, se confessait et communiait fréquemment, jouissant toujours de la douce présence de Dieu.

Elle demanda à entrer dans notre monastère, et il y avait alors une place disponible, car l'évêque avait ordonné que la communauté ne dépasse pas 40 moniales. Mais elle n'a pas pu profiter de cette opportunité, car elle n'avait pas l'argent nécessaire pour la dot. En même temps, elle dut partager plusieurs événements tristes dans sa famille et aider les siens, ce qui la laissa épuisée : la mort d'un petit neveu et de son beau-frère, la grande douleur de sa sœur veuve, et la nouvelle de la mort de son père à La Rioja, où elle était retournée quelque temps auparavant. Après un certain temps, une autre place s'est libérée, mais elle n'a pas trouvé l'aide nécessaire dans sa famille. Avec détermination et courage, elle osa demander l'aumône, qu'elle reçut immédiatement de la part de nombreuses personnes qui l'aimaient. C'est ainsi qu'elle partit pour Cordoue.

Moniale dominicaine au monastère de Sainte Catherine de Sienne (1868-1900).





Elle entra le 19 juin 1868, jour de la fête du Sacré-Cœur, ce qu'elle interpréta comme un don divin et la réalisation d'une prémonition ; elle était heureuse et reconnaissante :

"Les religieuses m'ouvrirent leurs portes et ce fut comme si Jésus m'avait ouvert son sein et m'avait embrassée dans son divin Cœur, et je sentis dans mon âme la plus grande consolation que l'on puisse imaginer".

Le noviciat dure alors un an, après quoi elle fait sa profession solennelle le 7 juillet 1869, prenant le nom de Leonor de Sainte-Marie. À partir de ce moment, elle raconte peu sa vie quotidienne dans le cloître. Ses notes biographiques font généralement référence à ses expériences spirituelles. Si sa communion intime et constante avec Dieu avait été permanente dans sa vie séculière, devenue moniale, son attention fut entièrement tournée vers sa vocation contemplative dominicaine.

Au cours de la première étape, comme tout au long de sa vie au monastère, elle continua à recevoir des dons particuliers, et peu après son entrée, elle ressentit le besoin d'être guidée pour les interpréter. Celui que la Providence lui a accordé pendant 5 ans, qu'elle ne nomme pas, a été très important pour sa croissance spirituelle. Ce confesseur lui ordonna de résister aux élans de ferveur et de demander au Seigneur de lui retirer les faveurs spéciales et notoires ; il lui ordonna de ne pas prier dans sa cellule, il alla même jusqu'à lui demander un serment. Prier au chœur était pour elle une expérience du ciel. Dans son discernement, Sœur Leonor formule un critère décrit avec une étonnante sagesse et qui la rassure, elle-même et son confesseur : les très bons fruits de paix, d'humilité et de désir de pratiquer les vertus qu'elle expérimente ne peuvent pas venir de l'ennemi, mais seulement de Dieu.

Tout en jouissant d'un tel niveau de vie spirituelle et mystique, la Vénérable Sœur Leonor gardait les pieds sur terre. La communauté était nombreuse et industrielle, de sorte que chacune avait un travail différent. Elle en eut plusieurs : la porterie, la sacristie, l'office [la dépense] et surtout l'infirmerie. Si, laïque, elle avait été charitable et attentive aux malades, religieuse, elle l'était encore plus, comme elle l'écrit : "plus j'avais à faire pour les malades, plus je me sentais contente dans mon âme, je n'omettais aucun sacrifice pour les soulager et les consoler".

Dans la vie communautaire, elle trouve beaucoup de joie, mais les difficultés ne manquent pas ; elle les reçoit comme venant d'en haut et lui donnent l'occasion de grandir dans la vertu : aimée et encouragée par une prieure, humiliée même publiquement par une autre. Elle a dû supporter jalousie et envie d'une autre religieuse. Elle a subi la colère d'un évêque, alors qu'elle avait en conscience voté contre une



proposition de ce prélat. À la procure, elle subit les mauvais traitements d'un convers et des employés séculiers. Avec beaucoup de larmes elle a pleuré la mort d'une tante religieuse qu'elle aimait beaucoup. Dans ses écrits, nous lisons : "j'ai souffert toutes ces choses avec une grande paix et une grande joie dans mon cœur".

Pour autant que nous le sachions, Sœur Leonor était une personne en bonne santé. D'après les témoignages de ceux qui ont partagé sa vie, elle est tombée malade d'une pneumonie en novembre 1900 et, après une période d'amélioration, elle a souffert d'une rechute qui l'a conduite à la mort. Elle avait communié à Noël, mais n'avait pas pu recevoir les sacrements parce qu'on n'avait pas remarqué la gravité du mal. Les sœurs qui l'ont accompagnée jusqu'à la fin disent l'avoir vue calme, aimable, résignée, transmettant la sérénité à tous. Dans le nécrologe, on trouve : "c'était une religieuse qui possédait les vertus spécialement recommandées par Dieu notre Seigneur, la douceur et l'humilité, ce qui lui permettait d'accueillir les événements de la vie, aussi adverses soient-ils, avec une paix et une sérénité édifiantes... elle était toujours gaie et contente...".

Elle n'a jamais révélé les profondes grâces mystiques qui l'ont accompagnée tout au long de sa vie, sauf à ses confesseurs, et elle a fait de son mieux pour que personne ne s'en aperçoive. Elle jugeait intuitivement et avec sagesse si ces phénomènes venaient ou non d'en haut. En fait, ses compagnes ne connurent la profondeur de sa communion avec Dieu, et ses expériences mystiques, que lorsque ses mémoires furent rendues publiques et lues, de nombreuses années après sa mort.

Elle a remis son autobiographie à son dernier confesseur, le père mercédaire José León Torres, vénérable. Après la mort de ce dernier en 1937, elle a été rendue à la communauté par la supérieure générale de la congrégation qu'il avait fondée. À l'époque, quelques religieuses qui avaient partagé sa vie vivaient encore et donnèrent leurs témoignages écrits, recueillis dans la Positio, qui est la documentation de l'ensemble du procès de canonisation.

Dans son autobiographie, on note, entre autres, qu'elle montrait beaucoup d'affection et de gratitude envers l'Ordre et que, en tant que moniale, elle observait fidèlement les Constitutions.

Conclusion

Depuis que la figure de Sœur Leonor a commencé à être connue, sa réputation de sainteté est allée croissant. Ceux qui la connaissent admirent sa vie de prière et de charité, de fidélité totale à sa vocation dominicaine chrétienne et contemplative. De nombreuses personnes ont eu recours et continuent d'avoir recours à son intercession,



pour demander les grâces dont elles ont besoin, et elles ont eu le sentiment d'être entendues. Les témoignages sont innombrables. Il faut maintenant que Dieu fasse un miracle par son intercession, pour que le procès de canonisation se poursuive et qu'elle soit déclarée BIENHEUREUSE. Voici la prière pour lui confier vos intentions et vos besoins :

Dieu notre Père, qui as accordé à la Vénérable Sœur Leonor de Sainte-Marie le don de la prière contemplative, ainsi qu'une grande humilité, une pleine confiance en ta providence et un amour plein d'abnégation pour les pauvres et les malades, nous te prions de lui accorder la gloire des saints et la grâce que nous te demandons dans la foi. Par son exemple et à son intercession, conduis ton Église sur le chemin de la sainteté. Par Jésus-Christ, notre Seigneur.

Sœur María Nora Díaz Cornejo op

Original espagnol

Site web : <https://sorleonordesantamaria.com/>

Facebook : <https://www.facebook.com/sorleonorok>

Instagram : <https://www.instagram.com/dominicas.contemplativas.cba/?hl=es>



12. MONASTERE SAINTE CATHERINE DE SIENNE,

CÓRDOBA - ARGENTINA

Fondé le 2 juillet 1613

Obispo Trejo 44 – Casilla de Correo 791 • X 5000 IYB – Córdoba
Tel.: (0351) 421 6503 – Fax: (0351) 422 6758 • misericordiaop2@gmail.com

Un peu d'histoire

La ville de Cordoue [Argentine], fondée le 6 juillet 1573 par Don Jeronimo Luis de Cabrera, avait quarante ans lorsque fut fondé le premier monastère du pays, première communauté religieuse féminine d'Argentine.

Sa fondatrice était Doña Leonor de Tejada y Mirabal, fille du capitaine Tristán de Tejada et de Doña Leonor Mejía y Mirabal. Mariée au général Manuel de Fonseca y Contreras, ils n'eurent pas d'enfant. Mais Dieu mit dans leur esprit et dans leur cœur le désir d'une descendance spirituelle, en fondant un monastère sous le patronage de Sainte Catherine de Sienne, pour laquelle Doña Leonor avait beaucoup de dévotion. Devenue veuve, elle se consacra entièrement à la fondation du monastère. Par ordonnance du roi Philippe III en date du 6 mars 1613, l'autorisation nécessaire était acquise.

On choisit la date du 2 juillet, fête de la Visitation de la Très Sainte Marie à sa cousine Sainte Elisabeth, pour la cérémonie solennelle de la fondation, tant désirée par Doña Leonor et l'évêque, Fray Hernando de Trejo y Sanabria. Celui-ci bénit les douze habits blancs au cours d'une cérémonie pleine d'onction à laquelle toute la ville a assisté et à la fin de laquelle on a entonné le Te Deum. Les moniales se sont alors dirigées vers la porte de clôture : entrant dans le nouveau monastère, pour la première fois, elles ont entonné les louanges divines et ont intercédé pour leurs frères, les religieux, les hommes et les femmes qui ont forgé l'aurore de notre pays.

Le monastère a été définitivement et canoniquement érigé par la bulle du pape Urbain VII le 15 juillet 1625, la vie des moniales était organisée selon le charisme de saint Dominique. L'idéal qui inspire toutes les moniales, à commencer par Doña Leonor de Tejada, est le même : l'amour, la rencontre et le dialogue priant avec Dieu. Idéal qui invite toutes les moniales à se mettre en route et qui donne sens à notre chemin ; un chemin qui nous dit comment faire de notre vie un acte continu d'amour dont l'influence atteint, par la grâce divine et le mystère de la communion des saints, l'humanité tout entière.

Unis dans une seule âme et un seul cœur, nous disons avec Sainte Catherine :

" Seigneur, répands, mon cœur sur la face de l'Église...".

Sœur Sandra, Monastère de Cordoba
Original espagnol



13. L'ELOQUENCE DE LA SIMPLE PRESENCE

Un oui inattendu m'a amenée à Lourdes. Parfois, le consentement aux circonstances te conduit là où tu ne le pensais pas, une expérience nécessaire, pour compléter ton regard, un pas de plus à l'intérieur.

La proposition d'accompagner une sœur dans un service communautaire m'a permis de connaître Lourdes pour la première fois. A vrai dire, j'étais plus motivée par la première raison que par la seconde. Une visite qui n'était pas du tout prévue, ni même souhaitée, étant donné que ma relation avec Marie est plus ancrée dans Lumen Gentium 8 et dans son silence évangélique que dans les pèlerinages et les sanctuaires, pour être honnête. Je le dis à mon détriment et non au détriment de la foi populaire.

Nous sommes arrivées à Lourdes un après-midi ordinaire de semaine, en juillet. Comme d'habitude, il bruine dans la vallée de la Garonne. Cela ne m'a pas surpris c'est le temps de mon pays ; bonne chose : l'atmosphère m'a ramenée à mes racines.

L'espace qui entoure l'entrée du sanctuaire, sa propreté, la disposition pratique des espaces et des services est la première chose qui m'a frappée. L'esplanade qui conduit à la basilique suit le tracé de la rivière qui te conduit sans trop y penser au petit centre de tout : la grotte. J'ai remarqué dès mon arrivée, et le lendemain matin, que cette esplanade, aussi large, longue et immense soit-elle, reste toujours petite face au débit des personnes qui l'empruntent. Le flux humain est infini à Lourdes, quel que soit le jour, quelle que soit l'heure, il y a toujours du monde. Cette multitude représente un « babel » sans concurrence ; on entend toutes les langues, connues et inconnues ; on voit tous les visages imaginables, mais c'est un « babel » qui n'éloigne pas : il devient accueil d'un seul regard, proximité, complicité sans mots au sein d'une recherche commune.

La file d'attente pour accéder à la grotte est un sentier sans fin, dont on ne peut trouver le bout. Je me suis sentie piégée par la densité de l'atmosphère, par une gravité humaine qui te pénètre, te fait taire et fait plier ton cœur. Je ne cessai de contempler cette marée de fauteuils roulants avec leurs inséparables accompagnants. Voir le sanctuaire, les différents espaces offerts par ce lieu, me semblait moins important que de contempler le paysage humain.

On est fasciné de voir comment les malades jouissent d'une priorité absolue, ils sont les premiers en tout : célébrations liturgiques, processions avec la récitation du rosaire, accès à la grotte de la Mère, toilettes, en tout ce que j'ai vu, les malades sont les « rois ». Parmi les milliers de personnes, et je dis milliers sans exagération, que nous étions là, je n'ai pas vu un seul geste négatif, pas un seul désaccord, pas une seule impatience, pas une seule plainte, pas une seule réclamation, rien qui puisse perturber l'harmonie au milieu de tant de faiblesses et de difficultés humaines. Les malades se laissent conduire, se laissent faire, se laissent servir. Les bénévoles et les soignants donnent le meilleur d'eux-mêmes en les aidant, avec joie, avec un naturel total. J'ai compris alors le désir de revenir à Lourdes, le besoin des malades de se rendre en pèlerinage dans ce petit village

insignifiant, perdu dans les vallées, mais qui dispose d'un aéroport international et où même les bus se plient aux difficultés de mobilité. Moi qui ai appris à ne pas céder facilement à l'admiration, je ne pouvais m'empêcher d'entrevoir que le règne de Dieu devait être quelque chose comme ce que je percevais, parabole parfaite. Lorsque nous avons réussi à rejoindre la longue file d'attente pour traverser la grotte, à écouter la source qui en jaillit et à toucher ce rocher qui soutient l'espérance de tant de personnes, mon geste a été d'y poser mon front, de laisser mes raisons au creux du rocher et de prier.

La participation à la procession aux flambeaux du soir a eu un impact merveilleux ; je n'ai jamais vu une organisation aussi simple, aussi incroyablement efficace. La Mère en tête de la procession, les malades à ses côtés, à sa suite, et derrière eux, tous les autres. Parmi ces "autres", une majorité de jeunes. Jeunes séminaristes, jeunes volontaires, jeunes religieux, jeunes fiancés, jeunes mariés, jeunes familles... il y a des jeunes à Lourdes ! Une grande question a surgi alors : qu'est-ce qui les attire dans tout cela ? Ce soir-là et le lendemain matin, je n'avais pas de réponse. Sainte Marie, à Lourdes, m'a appris plusieurs choses, dont celle d'affronter les questions inconfortables sans détourner le regard. La réponse m'est venue au fil des jours, comme une lente sédimentation de ce que j'avais vécu.

Je crois que les jeunes participent à Lourdes parce qu'ils se sentent partie prenante d'un projet, parce qu'on leur donne un rôle moteur, parce qu'ils se sentent utiles aux autres, parce que l'amour engage. Et à Lourdes, c'est très fort, car la foi est parfois mise en pratique et perçue. J'ai vu des enfants de 10 ans distribuer de l'eau aux malades, des centaines de jeunes tirer des fauteuils roulants, porter les flambeaux qui organisent le parcours des processions, accompagner des groupes de pèlerins, chanter dans la chorale qui anime les liturgies, porter l'offrande des intercessions, prier sans rougir. A Lourdes, personne ne se sent perdu, il y aura toujours quelqu'un pour s'occuper de toi. Je n'oublierai jamais l'image des flambeaux qui se répandent avec discipline sur l'esplanade, au milieu de la nuit et de la pluie, dans le



silence et la prière. On aurait dit un flot de lumière en mouvement. Tous si différents, tous si unis. Je n'oublierai jamais cette image précieuse. Ce que j'écris peut sembler excessif, mais j'écris quelques mois après. Pourtant, l'émotion est bien présente.

Le lendemain matin, nous avons participé à l'Eucharistie à la grotte, il pleuvait toujours sans discontinuer, mais la grotte était pleine, j'ai estimé l'assistance à environ 300 fauteuils roulants et chariots, chaque bénévole offrait un imperméable à son patient, tout le monde était protégé, aucune chaise n'était sous la pluie, la plupart des participants chantaient, il me semblait que c'était la plus belle assemblée liturgique à laquelle j'ai jamais participé ; j'étais distraite par l'émerveillement, j'étais émue par la concentration des malades, leur immobilité, leur piété. Ma prière était de pleurer sous la pluie. L'Eucharistie a été concélébrée par de nombreux prêtres, si nombreux qu'ils débordaient de la grotte ; cinq évêques présidaient. Voir comment les malades saluaient leurs pasteurs m'a touchée. Voir comment ces pasteurs saluaient et accompagnaient leurs malades en pèlerinage m'a émue. Écouter l'homélie de ce jour-là, si juste, si vraie, m'a rendue heureuse.



Dans le peu de temps qu'il nous restait, nous sommes entrées dans la basilique. Des eucharisties étaient célébrées sur les trois niveaux du sanctuaire, tous pleins. La beauté des mosaïques intérieures et extérieures captive les sens, mais ce qui m'a vraiment frappée, c'est de voir tous les murs du sanctuaire recouverts de plaques de marbre avec des expressions de gratitude envers Marie. Ils sont littéralement couverts de remerciements à Marie, où que l'on regarde, on ne peut que trouver l'écho écrit de la gratitude des pèlerins.

Nous avons traversé vers l'autre rive et assises sur un banc, face à la grotte, face à Marie, contemplée à travers le voile des malades, je me suis laissé envelopper par le silence intemporel du lieu. Un silence que personne n'impose, qui jaillit de la force de la présence, de la profondeur de l'être. Dans ce silence, la phrase du pape François « Hagan lio » a résonné : « Mettez la pagaille », parce que j'ai compris que la seule présence de Marie remue, continue à nous conduire à Jésus, continue à être la source inépuisable de la recherche du sens de la vie, de la douleur, de la réalité. A Lourdes, il est clair que la confiance nous met sur le chemin de la vie, que l'espérance stimule notre soif de recherche et que les miracles se produisent lorsque nous embrassons les blessures. (de Prouilhe)

Original espagnol